

Boissié-Dubus Bernadette

Un mur de trop

Première partie

Le Pouvoir des mots

Prologue

3050 Il y a bien longtemps... La Basse Epoque

*Quand une phrase ténébreuse,
alambiquée vous donne le vertige, souvenez-
vous que ce qui donne le vertige c'est le vide."*

Sacha Guitry

Assis devant son bureau vide, le vieil homme semblait rêver. Son visage ridé était livide, du teint blanchâtre de celui qui n'a pas vu le soleil depuis longtemps. Sous ses doigts, rien que le contact de la matière inerte, une matière qui fut vivante il y avait bien des années, des siècles peut-être, un vieux bureau en acajou, patiné, sur lequel il avait travaillé des années durant. Travail acharné, lutte sans merci pour sauvegarder la mémoire des hommes. Un vieux bureau, vide, lisse, sans un seul papier, un seul crayon. Il ouvrit un à un les tiroirs, aussi vides que des coquilles de moules mortes rejetées par la mer. Il promena un regard désespéré sur les étagères en acier remplies de boîtes du même alliage dont la capacité de résistance devait protéger des milliers de livres des injures du temps, traverser les siècles et même les millénaires. Tout le savoir du monde, en fait, caché dans le ventre de la terre. Le livre qu'il tenait entre les mains, aurait pu faire sourire celui qui n'était pas au courant de l'autodafé immonde qui se préparait. « L'origine du monde », un nom ronflant pour un livre qui avait pris des années d'existence à ses auteurs. Le professeur se souvenait des heures sans sommeil, des recherches fastidieuses et des rendez-vous clandestins avec des confrères – plutôt des frères courage — pour écrire un ouvrage destiné aux générations futures. Le professeur trouvait qu'il ressemblait un peu trop à la Bible, avec ses annotations pompeuses faisant référence à des hommes illustres et des événements transformés en aventures fabuleuses. Un genre d'épopée, plus proche de l'Illiade et l'Odyssée d'Homère que du livre d'histoire. Mais les autres l'avaient voulu ainsi. « Il faut qu'il soit ludique, énigmatique,

pour que les hommes du futur aient envie de rechercher des preuves de l'authenticité des légendes cachées en son sein », répétaient-ils en scandant les mots comme une musique. Il avait haussé ses épaules déjà voûtées, mais n'avait pas voulu les contrarier et s'en félicitait car la plupart d'entre eux était déjà morte, assassinés par les fous au pouvoir.

— Professeur, il est temps de partir.

Celui qui l'interpellait était un grand homme brun, maigre, pas rasé, avec d'immenses yeux noirs, durs et décidés, enfoncés dans leur orbite et auréolés de cernes bruns. Il n'avait pas trente ans mais secondait le professeur depuis la fin de ses études. Le professeur ne répondit pas. On l'arrachait à son rocher, son seul refuge comme s'il avait été une vulgaire arapède¹.

— Monsieur, il faut partir. Je vous en prie, le temps presse.

Le vieil homme se tourna vers lui, ses yeux bleu délavé embués de larmes, et referma le tiroir sur le précieux livre.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas les abandonner.

— Professeur, s'insurgea le jeune homme, je vous sortirai d'ici par la force s'il le faut. Dans vingt minutes l'entrée va exploser et vous serez enseveli vivant. Je ne vois pas en quoi ce sacrifice apporterait quelque chose de plus au monde.

— Qui se souviendra ? soupira le vieux professeur.

— Qui ? Peu importe. Nous avons fait notre devoir. Dépêchez-vous.

— Là où vous allez, ce n'est pas ma place.

— Ce n'est pas la mienne non plus, répondit amèrement le jeune homme. Mais nous n'avons pas le choix.

La voix du jeune assistant monta dans les aigus et dérailla submergée par l'angoisse.

— Nous n'avons pas le choix et vous le savez bien.

Venez, rajouta-t-il en lui tendant la main.

Le professeur Charbit se leva doucement comme si le poids du monde reposait sur ses maigres épaules. Il portait un pantalon et une chemise trop amples pour lui et des tennis défraîchis sans chaussettes. Il y avait longtemps que l'argent lui manquait pour en acheter. Et puis, il était trop vieux pour se battre afin de s'en procurer. Il demanda encore :

— Avons-nous tout répertorié ?

¹ Coquillage en forme de chapeau chinois qui s'accroche au rocher

— Monsieur ! supplia l'assistant. Cela fait dix ans ! Oui, nous avons tout répertorié. En tous cas l'essentiel.

— Tout est essentiel, murmura le professeur pour lui-même. Mais pour qui l'avons-nous fait ? Pour qui ? Pour quoi ?

Il n'obtint aucune réponse et suivit son assistant en traînant les pieds.

Derrière eux, de lourdes portes se refermèrent comme celles d'un coffre-fort de banque. Le professeur les verrouilla et mit les deux clés dans sa poche. Un quart d'heure plus tard, ils étaient dehors. Le soleil de l'hiver arrivait à peine à adoucir la température. La neige faisait un tapis blanc recouvrant la maigre végétation agonisante. Cinq minutes plus tard, une gigantesque explosion ébranlait la montagne faisant fuir des centaines d'oiseaux.

— Montez professeur, dit l'assistant en ouvrant les portes de l'hélicoptère. Nous partons.

Ils n'étaient que deux à bord, deux scientifiques rescapés de l'holocauste, les derniers à s'enfuir. Mission secrète menée à bien. L'assistant était fatigué.

— Vous savez vraiment piloter cet engin ? lui demanda le professeur.

— Et comment ! C'est une petite machine fiable, rapide et capable de monter à des hauteurs impressionnantes. Elle peut nous conduire au bout du monde... Enfin, elle peut si nous ne sommes pas interceptés en route...

— Que Dieu bénisse nos descendants, dit le professeur.

Le jeune homme secoua la tête. Dieu, quelle dérision. Comment pouvait-on croire encore en Dieu dans ce monde ?

L'hélicoptère s'éleva dans les airs, abandonnant derrière lui la mémoire de l'humanité, avec les Pyrénées en gardiens fidèles.

Chapitre I

La poésie de la terre ne meurt jamais."

John Keats

— Mesdames et messieurs, vous n’imaginez pas les horreurs vécues par nos ancêtres...

Valentine s’épongea le front. Trois mille paires d’yeux la regardaient et son angoisse tournait à l’obsession. Ils étaient tous rivés à ses lèvres, terrorisés, étonnés ou sceptiques. Un projecteur trop puissant braqué sur son visage y fit perler, juste en dessous de son nez, trois gouttelettes salées qui dégoulinèrent sur ses lèvres. Si au moins elle n’avait pas eu la mauvaise idée de se maquiller ! Mais voilà, pour sa première intervention en public, elle voulait faire bonne impression. Quelle réussite !

« Pourvu que personne ne remarque que j’ai trop chaud et surtout un trac fou... » se dit la jeune femme avec inquiétude.

L’amphithéâtre de Masopa, capitale du Grand Pays, était plein à craquer. Des scientifiques de la totalité de la nation étaient venus pour entendre le compte-rendu de ses prétendues découvertes. Il y avait les membres de la délégation des habitants de la région Ouest, noirs comme une nuit sans lune, qui souriaient de toute la blancheur de leurs dents immaculées. Ces gens-là lui fichaient encore plus le trac avec leur rire franc que les autres dont les sarcasmes rentrés dans la gorge et le visage impassible en disaient long sur le crédit qu’ils accordaient à ses recherches. Les receveurs d’informations étaient là aussi, toujours présents, prêts à l’agresser à la moindre anicroche. Ils bénéficiaient de tous les droits et cette omnipotence l’inquiétait. Quant aux étudiants, pour la plupart ses propres élèves, ils lui vouaient une admiration sans borne qu’elle estimait être loin de mériter et qui lui paraissait malsaine. Elle aurait voulu s’en aller, n’avoir jamais été historienne, n’avoir jamais accepté cette conférence grotesque. Personne ne s’intéressait à l’histoire de toute façon. « Que faisait-elle ici ? » se demandait-elle à présent, face à cette foule hostile.

— Mesdames et messieurs, poursuivit sa voix comme si elle avait pris son autonomie par rapport à elle-même, c'était la fin de la Basse Époque. Une époque pratiquement inconnue, je vous l'accorde. Peu d'informations sont parvenues jusqu'à nous. Très peu de vestiges subsistent, vous savez lesquels, il n'y a pas de quoi pavoiser. Il s'agissait du début du troisième millénaire et la seule certitude que nous ayons, c'est que la planète était devenue un immense dépotoir où les hommes du monde entier vidaient leurs déchets...

Elle marqua un temps d'arrêt pour savourer leur trouble. Des rires fusèrent. Quelqu'un siffla au fond à droite. Elle décida de ne pas se laisser intimider.

— Oui, oui, bien sûr... Une grande poubelle à l'air libre. Les microbes y pullulaient dans les moindres recoins des logements. La nourriture y était infectée au plus haut point, l'eau polluée, les hommes y mouraient de maladies, mangeaient n'importe quoi. J'ai découvert une étrange légende au sujet de leurs denrées alimentaires... Quelques poignées d'humains se seraient battues pour garder leur « fromage de chèvre ». Il semblerait, d'après certaines légendes, que le fromage de chèvre était une sorte de nourriture à base de lait d'un animal, la chèvre, qui faisait fureur quelque part au nord de la Méditerranée... et ici, chez nous, au sud. Mesdames et Messieurs, à la Basse Époque, les hommes se nourrissaient de sous-produits d'animaux, mangeaient même des animaux...

Un brouhaha suivit ses scandaleuses déclarations. Quelques excités se mirent à hurler.

— On se moque de nous, c'est dégoûtant !

— Ton ancêtre peut-être, mais pas le mien ! Mais pour qui nous prend-on ?

Les receveurs d'informations s'en donnaient à cœur joie. Les confrères de Valentine haussèrent les épaules. Elle avait toujours été l'enfant terrible de la famille. Il fallait des preuves. Avait-elle des preuves ? Non, des preuves, elle n'en avait pas. De vieux objets bizarres appelés autrefois « des manuscrits » ne pouvaient pas être considérés comme des preuves. Ces objets-là, pour le commun des mortels, étaient bons à mettre à la destruction, ni plus ni moins. Allez savoir ce que véhiculaient comme saletés des objets pareils ? Heureusement pour elle, le commun des mortels ne savait pas qu'elle en avait en sa possession et n'était pas au courant de la vraie nature de ses recherches. Moins encore, bien

entendu, de ses intrusions dans la bibliothèque centrale où il était interdit de fouiller.

— Tu veux prétendre aussi qu'ils croyaient vraiment que l'homme descendait du singe ? Que ce n'était pas une légende ? l'interpella une voix goguenarde.

On rit de bon cœur. Tout de même, n'exagérons pas. Hé bien si, justement, elle allait le leur dire ! Mais elle perdit contenance. Pour la première fois de sa vie, parlait en public. Elle, elle était du genre solitaire, peu bavarde, toujours perdue dans ses pensées. Pour dire quoi ? Elle avait l'impression que tout avait été dit. Seule l'histoire avec un grand « H » la passionnait. Surtout la Basse Epoque, à la fin du deuxième millénaire, une période d'épanouissement culturel que tout le monde ignorait à présent. Un grand chaos historique avait suivi et duré presque mille ans. Elle s'enflamma. Elle n'allait pas se laisser impressionner par des illettrés !

Elle prit sa respiration et répondit :

— Et bien, oui, c'est exact ! Les hommes croyaient qu'ils descendaient du singe, qu'ils avaient vu le jour quelque part en Afrique du sud habillés de peaux de bêtes, se battaient avec des haches et des flèches en pierre. Ils mangeaient de la viande crue avant de découvrir le feu, chassaient les animaux et s'entre-tuaient. Voilà ce que croyaient les hommes du deuxième millénaire, et c'était vrai. Les hommes vivaient ainsi il y a près de douze mille ans.

Cette fois, la salle entière explosa. Elle avait poussé le bouchon un peu loin.

— C'est inadmissible ! Indigne d'un scientifique ! Les hommes primitifs venaient des étoiles, ont construit les avions, et n'ont jamais mangé de viande crue ni de fromage de ce que vous voudrez ! Du fromage ! Quelle est encore cette invention ? Du résidu d'animal ? C'est dégoûtant ! Soyez un peu sérieuse, ne réinventez pas l'histoire !

Mais, hélas, elle n'inventait rien. Elle en était intimement persuadée. Mais ce n'était pas sa faute si leurs ancêtres leur faisaient honte... Bientôt, ils feraient honte au Grand Pays tout entier. Elle s'en moquait. Tous l'ennuyaient. Malgré l'hostilité générale qui transpirait comme suintant d'un énorme corps, elle poursuivit :

— Revenons au début du troisième millénaire, s'il vous plaît. A cette époque-là, le monde était divisé en nations. Ces nations étaient indépendantes, dispersées à la surface du globe terrestre. Certains pays

faisaient la loi, dirigeaient, régentaient tout. La moitié de la planète crevait de faim, l'autre moitié mangeait trop et n'importe quoi. Il semblerait que la nourriture ait eu une importance capitale pour la survie de l'espèce humaine dans un contexte de dérèglement du climat. Cela se situe à peu près quelques décennies avant l'époque du grand chaos. A la même époque, la nourriture vint à manquer et un pays parvint à imposer son mode de nourriture qui consistait primitivement en de petits paquets transparents aseptisés contenant des aliments reconstitués à partir d'éléments chimiques. Il se situait sur un continent à l'ouest de l'océan Atlantique déjà nommé ainsi à cette époque. Un grand pas était franchi dans l'alimentation mais ce ne fut pas facile. Ce qu'il y avait dans ces petits paquets, je l'ignore, toujours est-il que les autres pays n'acceptèrent pas de capituler aussi facilement. Une guerre économique et psychologique s'en était suivie. Quelques temps après l'an deux mille, je ne peux pas déterminer exactement la date... Mais des populations entières ont perdu la vie faute de nourriture, car ces petits paquets aseptisés n'étaient pas distribués à tous, pas plus que les aliments naturels devenus rares et gardés pour les plus nantis. Il y avait trop de monde, trop de bouches à nourrir. Des milliards de gens...

A ce stade de son exposé, la salle ne riait plus. Jamais personne n'avait osé pousser la porte interdite de l'étude de cette époque. Un sujet tabou. Jusqu'à présent, l'homme avait préféré fermer les yeux, ne pas savoir. Ne pas apprendre ce qu'il y avait avant. Une angoisse ancestrale ou peut-être une dangereuse fascination s'attachaient à cette époque au point qu'aucun écran d'histoire n'osait en parler. Tout juste était-elle mentionnée – et encore fallait-il interroger l'écran, ce dont personne n'avait cure — résumée en quelques phrases laconiques :

Basse Epoque : mille ans avant Jésus-Christ, trois mille ans après... Quatre mille ans d'inconnu. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que les hommes se déplaçaient en avion et venaient des étoiles.

Avion : sorte de machine volante flanquée de deux ailes latérales. Nous ignorons de quelle manière il pouvait voler. Le seul avion qui subsiste se trouve loin de Masopa, dans la résidence des sept sages.

Chaos : choc entre les civilisations qui a détruit la majeure partie de la planète vers l'an plus ou moins deux mille cent après Jésus-Christ. Aucune date précise.

La Basse Epoque fut maudite une bonne fois pour toutes, pour d'obscures raisons, par les hommes du quatrième millénaire. Il ne restait que quelques noms, comme Jésus Christ, Bouddha et Mahomet. Le fait qu'ils furent restés dans la mémoire collective faisait présumer de leur importance, probablement des chefs politiques. Nul ne pouvait le dire. On disait que Jésus Christ marchait sur l'eau, guérissait les malades, que Bouddha vivait sans se nourrir et prêchait la non-violence, que Mahomet avait conquis la moitié de la planète avec une poignée de disciples. Mais tout cela restait du domaine de la légende. C'était tout ce que la bibliothèque centrale de la mémoire collective possédait comme information pour le commun des mortels... Et, répétons-le, personne ne s'intéressait à la bibliothèque centrale.

Et maintenant, cette Valentine Casteldetri avec sa thèse imbécile qui venait mettre à bas trois mille ans de tranquillité, de béatitude collective ! Tout cela pour dire aux hommes l'ignorant que leurs ancêtres mangeaient des animaux et se faisaient la guerre ! La guerre ! Une horreur du passé que l'homme moderne avait banni de son langage et qui n'existait même plus dans son subconscient ! Peut-être même plus dans ses gênes, si tant est qu'elle ait un jour existé.

Voilà bien des préoccupations de scientifiques ! Des fainéants, tolérés uniquement parce qu'ils amusaient le public avec des inventions toujours loufoques ! On ne leur demandait pas de penser, mais de faire rire. Cette petite Valentine ne faisait rire personne. Après tout, ce que faisaient les hommes d'antan, tout le monde s'en fichait comme d'une guigne.

Hélas, le mal faisait son chemin. Chaque humain de la salle se disait que peut-être une bête dormait en lui... Une bête, tapie depuis des millénaires, prête à resurgir, à le dévorer ? Cette fois-ci, la foule transpirait et pourtant elle n'était pas sous le feu des projecteurs...

Le petit costume bleu de Valentine l'indisposait. Pourtant, il était fait d'un tout nouveau tissu en fibres végétales très confortable. Bien coupé, il moulait ses formes, flattait ses trente ans. Elle avait l'impression qu'il se déchirait et qu'elle allait se retrouver nue devant cette foule hystérique. Cette foule qui la violait moralement. Elle se dit qu'elle n'aurait pas dû venir... Qu'elle n'aurait pas dû le leur dire... Et pourtant, ils devaient savoir ! Le voulaient-ils seulement ? De quel droit leur communiquer son angoisse ? Pour l'apaiser ? La partager ? Elle se transmettait comme une maladie mais elle était toujours là, perfide... Elle ne se donnait pas

seulement comme un cadeau empoisonné, non, elle se répandait, elle se démultipliait.

« Valentine, tu n'es qu'une petite imbécile, tu veux épater le pays entier avec un passé dont personne ne veut ! » se disait Valentine chagrinée par une telle escalade de colère contre elle.

Mais non, elle ne voulait pas épater tout le pays ! Non, mille fois non ! Il fallait qu'ils le sussent même si ça faisait mal...

Son angoisse engluait la salle entière. Ils ne seraient plus jamais les mêmes. Elle avait du mal à déglutir. Elle avait soif et envie de partir.

— Donc, pour résumer, vous dites qu'il y a quatre mille ans le monde était divisé en nations ? Plusieurs états en somme ? Plusieurs dirigeants ? Comment est-ce possible ?

Elle voyait à peine celui qui parlait au fond de la salle, un receveur d'informations. Elle les exérait. Il allait la dépecer comme jadis leurs ancêtres le faisaient avec les animaux.

— Comment est-ce possible ? Je l'ignore. Mais c'est ainsi. J'ai mis dix ans à recenser toutes ces informations en étudiant les légendes du Grand Pays. Il y avait plusieurs nations, une organisation très compliquée. Chaque nation avait un chef d'état, des lois souvent différentes, voire contradictoires, était maître chez elle. D'après certaines légendes, ils avaient établi un pacte d'entraide qui ne servait à rien sauf peut-être à leur donner bonne conscience. J'ignore quel était ce pacte. A cette époque, les hommes ne parlaient pas tous le même langage...

Nouveau brouhaha. Le receveur d'informations sembla satisfait de sa réponse car il n'insista pas.

Plusieurs langages ! On aura tout vu. Pour la majeure partie des scientifiques présents, cette thèse puait l'arnaque à plein nez. Pouvait-on laisser dire de telles inepties ?

— Qu'avez-vous à rajouter ? Cria un receveur d'informations du fond de la salle. Au point où nous en sommes.

Des choses à rajouter ? Elle en avait, et pas des moindres. Leur dire que la moitié de la planète avait été détruite par des inondations, tremblements de terre et autres réjouissances ? Que les hommes s'étaient entretenus pour quelques parcelles de terre ? Elle n'osa pas, ne répondit pas, et descendit de l'estrade.

La moitié de la salle se leva, la séance était close. Son intervention était terminée. Elle laissa la place à l'inventeur d'une moulinette automatique qui broyait les légumes en disant leur nom, leur

origine, les vitamines qu'ils contenaient et beaucoup d'autres informations passionnantes au sujet des carottes, des navets et même des ignames. Tout le monde allait bien rire et applaudir parce que cette petite merveille était un puits de connaissances, amusante de surcroît, tout en couleurs avec deux gros yeux à l'air vivants. Tout le monde se fichait complètement de la Basse Epoque.

Ouf ! Il était temps ! Le petit costume bleu n'aurait pas tenu un quart d'heure de plus. Elle le sentait craquer aux coutures comme si lui aussi répugnait au contact de sa personne. Et pourtant, elle et son costume ne faisaient qu'un, comme une seconde peau. Une invention extraordinaire ! Autre chose que ses élucubrations sur le passé. A part que ses élucubrations n'en étaient pas. C'était bien cela le problème.

La salle était mitigée. Sceptique ou fanatique. Beaucoup ne lui serreraient pas la main à la sortie. Elle s'en moquait.

Où était l'esprit scientifique dans ces réactions primaires ? On la fustigeait ou on l'encensait. Ils n'avaient rien compris. Ils prétendaient qu'elle avait l'esprit scientifique préhistorique. Probablement la raison pour laquelle elle s'intéressait à la Basse Epoque. Certains rigolaient en disant que sa réaction était normale, ses ancêtres étaient des singes... Qu'ils devaient manger des animaux quelque part de l'autre côté du Mur, ça avait dû laisser des traces dans ses neurones... Le lendemain, dans les bulletins d'informations, les crieurs de rues diraient : « Venez prendre des nouvelles de la femme qui descend du singe » ou « la rescapée de la guerre des fromages fait son spectacle » ! Pourquoi pas ? Les receveurs d'informations ne savaient plus quoi inventer pour amuser les gens. Elle aurait au moins réussi une bonne blague si elle n'était pas parvenue à ses fins. Si, en plus, elle leur disait qu'à l'heure actuelle ses travaux portaient sur des sortes de bouts de chiffons probablement fabriqués avec des arbres, ce serait complet. Elle serait élue bouffonne de l'année, le rêve de toute jeune fille normalement constituée... Tout le monde s'assiérait en rond sur la place publique et s'esclafferait en écoutant les crieurs de rue raconter ses exploits.

« Et mes sources ? pensa-t-elle. Personne n'a demandé à les connaître. Ce monde me dégoûte : pas de rigueur, pas de discernement. Méritent-ils la connaissance ? Je commence à en douter. J'aurais dû garder mes informations pour moi ou pour un petit comité. Mais quand le Grand Appariteur de l'université m'a proposé cette intervention, j'ai été subjuguée. Faire profiter les autres de mon savoir, quoi de plus noble ? A

part que quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population n'a pas envie de savoir, surtout des choses aussi morbides. C'est un peu comme si j'étais venue les insulter en public... »

Elle quitta la salle sans que le présentateur ne l'eût remerciée. Lui aussi était très vexé, elle avait failli faire capoter sa prestation. La moitié du public était partie, Il n'avait jamais eu aussi peu de succès. Une bonne aubaine pour l'inventeur de la moulinette, après elle, il allait faire un malheur...

Quelques étudiants, qui buvaient ses paroles comme un élixir de vie et lui resteraient fidèles contre vents et marées, l'encouragèrent, lui secouèrent le bras pour lui prouver leur attachement. Ils auraient pu lui serrer seulement la main, non, ils la regardèrent avec des yeux brillants d'admiration, et agitèrent son bras comme s'ils avaient pu, par ce seul geste exacerbé, lui prouver leur gratitude. Si ça continuait, en plus des angoisses qui la submergeaient et de l'humiliation, elle aurait une épaule démise... Que n'était-elle restée tranquillement chez elle !

Déjà toute petite il fallait qu'elle se fit remarquer. Toujours première en classe, jamais de réprimandes, jamais de mauvais points pour indiscipline. Elle avait soif d'apprendre, de savoir. Tout l'intéressait. En histoire, elle excellait. En cours de photographie, elle était loin devant tous les autres élèves. Les mathématiques la passionnaient, les cours de pratique manuelle en tous genres la fascinaient. Elle était la risée de ses camarades de classe, la bête noire des professeurs. « Elle finira mal », prophétisait son professeur principal. Il avait raison, ce brave homme... Elle était une scientifique, historienne par-dessus le marché, ce qui prouvait qu'elle avait mal tourné... Aucune famille normale n'aurait été ravie d'avoir un scientifique en son sein. Certains, dont son inspecteur d'âme, pensaient que tout cela était la faute du mariage d'amour de ses parents. Cela ne se faisait pas le mariage d'amour, c'était contraire à la morale. Le plaisir physique et les sentiments n'allaient pas de pair. Il y avait les machines à jouir pour se faire plaisir, les plaisirs solitaires étant fortement encouragés par les dirigeants qui voyaient dans ces pratiques un moyen de canaliser des pulsions presque condamnables. Le mariage était un contrat, pas une affaire de cœur, à la rigueur de corps ce qui était toléré. Pour faire un enfant, il fallait en faire la demande à l'administration centrale au moins un an à l'avance. Cela décourageait les têtes en l'air, ceux qui n'étaient pas prêts à accueillir un petit être tout neuf et sans protection. Ses parents s'aimaient d'amour, physique et moral, elle était

née en clandestine, sans autorisation préalable. Ce qui aurait expliqué ses problèmes psychologiques. Elle avait toujours été élevée dans l'amour. Un scandale. Son père avait fait trois mois de travaux dirigés en punition... Heureusement, elle avait eu la chance de ne pas avoir été enlevée à sa famille, ce qui était la punition extrême dans ce cas-là. Mais son père était un bon technicien, il n'avait jamais donné des signes d'insurrection et les sept sages considérèrent que trois mois de travaux d'utilité publique seraient suffisants. Ils avaient dû l'être puisque ses parents n'avaient pas récidivé. Son frère avait été demandé un an à l'avance à l'administration centrale comme l'imposait la loi. Ils avaient été élevés de la même façon, avec amour. Son inspecteur d'âme disait qu'elle ne riait pas assez. Qu'en savait-il, et où était le rapport ? s'insurgeait-elle quelquefois. On pouvait bien aimer et rire. Chez eux, ils étaient très joyeux, pas plus tristes que les autres. Personne n'avait jamais voulu la croire. Si cette petite était trop intéressée par les études, c'était qu'elle s'ennuyait, qu'elle était morose, affirmaient les médecins. Elle ne l'était pas. Elle aimait la vie, boire, manger, s'amuser. Ils avaient fini par la rendre austère et solitaire à force de persuasion. Elle avait dû faire des camps de jeunes où elle avait appris à faire des farces, à prendre la vie du bon côté, à rester un enfant tout en étant adulte. Un enfant, elle en aurait voulu un, mais pas un époux sur mesure. Alors elle gardait pour elle cet impérieux besoin, essayant de le transcender. Son bébé : la Basse Epoque. Y connaissait-on l'amour ? Certains lui auraient dit que cette question était sans intérêt. Pour elle, il s'agissait de la question primordiale, celle qui l'obsédait chaque nuit lorsqu'elle éteignait la lumière et qu'elle se retrouvait la proie de l'ombre. Heureusement, son inspecteur d'âme n'en savait rien. Elle avait appris à tout lui dissimuler. Elle était la grande dissimulatrice, la reine du détournement de pensée. Ce n'était pas facile. Il était réputé être le plus grand inspecteur d'âme, l'un des plus grand peut-être de ce temps et elle, petite scientifique indisciplinée, elle lui mentait. Cela lui procurait un plaisir immense. Il fallait être une très grande menteuse pour réussir aussi bien à tromper un inspecteur d'âme... Heureusement. Elle n'aurait pas voulu qu'il sût que son plus important secret était de connaître l'amour, celui qui était interdit et qui, d'après l'Ecran du Grand Savoir, s'avérait extrêmement douloureux et dangereux. Un grand bonheur suivi d'une intolérable souffrance dont on pouvait mourir. Quelle importance ? La mort n'intéressait plus personne. Dans ce monde où l'on ne mourait plus que de vieillesse, les hommes ne s'intéressaient plus à la mort. On vivait, on

riait, on s'amusait et la dernière pirouette était la mort. Après, plus rien. Les corps étaient brûlés, tout le monde s'en fichait. Y avait-il quelque chose après la mort ? Ce n'était pas le problème des habitants du Grand Pays, mais le sien. Qu'y avait-il après la mort ? A quoi bon vivre ? A quoi servait-on ? Tellement de questions obsédantes restées sans réponse. Le savaient-ils à la Basse Epoque, ce qu'il y avait après la mort ?

Elle quitta l'amphithéâtre la tête en feu, le cœur au bord des lèvres. Cette émission l'avait vidée. Elle allait rentrer chez elle se ressourcer. Elle brancherait sa petite machine à jouir personnelle et se paierait un orgasme réparateur.

Dehors la rue était déjà vide. La fin de l'été apportait des odeurs doucereuses de fleurs coupées et de fruits trop mûrs. Il faisait de plus en plus chaud et on sentait que l'automne allait bientôt recouvrir le monde de son manteau étouffant. Valentine aimait cette époque de l'année où tout semblait se transformer en feuilles sèches. Il ne pleuvrait plus pendant des mois, la nature avait fait ses provisions d'eau pour l'hiver. Enfin, provision, c'était une façon de parler. Il y en avait si peu de l'eau qui tombait du ciel ! L'eau était stockée par les receveurs d'eau dans de grandes citernes et la plus grande partie réservée aux producteurs de légumes qui étaient prioritaires. Les habitants devaient eux faire leurs provisions personnelles en prélevant une certaine quantité sur l'eau qui leur était accordée journallement pendant la saison humide Elle avait oublié de faire les siennes, de provisions ! Comme d'habitude. Chaque année elle était obligée d'aller quémander un peu d'eau à l'Administration Centrale. Cette fois-ci, ils allaient la lui faire payer très cher. Déjà l'année dernière elle avait été prévenue, son nom était enregistré sur le panneau lumineux de l'administration centrale. Dès que son visage apparaîtrait sur l'écran, une sirène d'alarme se mettrait à hurler : Valentine Casteldetri : pénalité maximum en cas de récidive. Pour le coup, elle allait devoir prendre des pilules compensatoires, anti-déshydratation. Elle haussa les épaules et plongea dans la nuit.

— Puis-je faire un bout de route avec vous ?

Elle sursauta et manqua de rater la marche. L'inconnu sortit de l'ombre et elle le reconnut : le receveur d'informations qui lui avait posé des questions à la conférence.

— Je n'accorde d'interview à personne, dit-elle avec agressivité. Si vous comptez raconter un article loufoque sur moi, c'est raté. Je n'ai rien à dire.

— Je ne veux rien raconter sur vous, cela ne m'intéresse pas. J'aimerais seulement discuter.

Valentine, ma fille, se dit-elle, il ne te l'a pas envoyé dire. Ton cas n'intéresse personne. Au moins tu pourras dormir tranquille. Pas de receveur d'informations en folie sous tes fenêtres. Celui-là a au moins le mérite de la franchise...

— Si je ne vous intéresse pas, laissez-moi tranquille. Je n'aime pas perdre mon temps.

— Vous a-t-on déjà dit que vous étiez belle ? Non ? Cela ne m'étonne pas. Ce monde manque d'imagination. Pas de guerre, pas de souffrance amoureuse ni de maladie. Le bonheur ineffable. Pas de flatterie ni de compliment. La Basse Epoque avait quelque chose de rafraîchissant. On s'y aimait à la folie.

Troublée par ses propos, Valentine s'interrogea. Que savait-il de la Basse Epoque ce briseur de solitude, cet empêcheur d'angoisser en rond ?

Elle lui dit sèchement :

— Que voulez-vous savoir ?

— J'aimerais voir vos sources d'information. Personne ne vous les a demandées, n'est-ce pas ? Je ne crois pas que vous ayez inventé toute cette histoire. Alors, je veux voir vos « preuves ». Je veux les toucher, les lire, pour moi, par simple curiosité. Par plaisir. Je veux sentir le vieux papier pourri que vous avez tenu entre vos doigts, tout fripé, déchiré, du lambeau de papier et ce qui est écrit dessus.

L'espace d'un moment, elle se dit que ce type était fou et elle commença à avoir des sueurs froides. Elle craignait la folie des autres, la sienne lui suffisant amplement. Mais tout de même, il avait l'air de savoir des choses étranges sur ses documents. La curiosité la titilla... Cependant elle hésita à inviter dans son laboratoire cet inconnu suspect. Un receveur d'informations était toujours un danger. Celui-ci ne se laisserait pas écartier aussi facilement.

Il insista :

— N'ayez pas peur. Je ne vous importunerai pas. C'est si important pour moi...

Quelque chose dans sa voix lui fit mal. Il semblait souffrir, plus qu'elle, plus qu'aucun être humain qu'elle n'eut jamais rencontré. Elle ne sut pas si son air désespéré la convainquit ou simplement la curiosité,

mais elle craqua. « Valentine, tu es cinglée » pensa-t-elle tout en cheminant près de lui...

Leurs pas résonnaient dans le silence de la nuit. Valentine aimait marcher à la fraîcheur, sentir l'humidité sur sa peau. L'inconnu la suivait d'un pas tranquille. Elle eut envie de lui prendre la main comme à un petit enfant. Il avait l'air si fragile... Il lui semblait avoir un oiseau de nuit posé sur son épaule, un oiseau aveugle qui se cognait contre un mur. Drôle d'oiseau en vérité... Il devait mesurer au moins un mètre quatre-vingts, mince, des bras comme des pattes d'araignées, trop grands pour lui. A la lumière de la rue, elle vit ses yeux : d'un noir profond, ourlés de longs cils, un regard d'une douceur déconcertante. Pas de trace de méchanceté dans ces yeux-là... Pas de danger. Un visage tourmenté, fin, couleur de pain d'épice.

Il lui avait dit qu'elle était belle... Elle ne savait pas ce qu'il voulait dire. Elle avait un corps trop parfait, la taille fine, des seins bien proportionnés et des fesses rondes. Sa peau était très brune et ses cheveux coupés très courts. Elle n'amusait personne. Les plus adulées étaient les grosses, les difformes, celles qui faisaient éclater de rire, pouffer de joie, celles qui mangeaient sans réserve les petites sucreries dont le Grand Pays tout entier était si friand. Personne ne la regardait dans la rue. Tant mieux d'ailleurs, elle préférait passer inaperçue.

Au son de sa voix, le laboratoire s'ouvrit. Elle donna du jour synthétique sur son décor secret. Personne n'était jamais rentré dans son domaine. Ici c'était chez elle, plus encore que dans son appartement. Depuis dix ans, elle y entassait des trésors plusieurs fois millénaires. Depuis dix ans, époque à laquelle elle avait terminé ses études, elle parcourait le Grand Pays à la recherche de bribes du passé. Un travail de fainéant comme le pensait le commun des mortels, une passion dévorante qui ne lui laissait jamais un instant de répit. Elle était employée par la Société Administrative des temps anciens, le seul organisme reconnu d'utilité publique qui s'occupât de sortir de l'oubli les ancêtres. Elle était payée pour enseigner l'histoire à l'université et pour faire de la recherche. Inutile de dire qu'elle préférait la deuxième activité à la première... Elle était trop solitaire. Mais qui s'intéressait à son travail à part une petite minorité intellectuelle complètement allumée s'attendant à des révélations époustouflantes, du sensationnel toujours renouvelé ? Ils ne lui garderaient pas longtemps leur estime... Elle décortiquait tout, voulait des preuves, expérimentait, refusait l'intuition. Son esprit scientifique n'était

plus au goût du jour. Dans cet antre maudit où elle avait parfois désespéré, perdu foi en ses recherches, les étagères abritaient des documents qu'il valait mieux cacher. Elle les avait classés par catégories – du moins en vertu de ce qu'elle pouvait imaginer qu'ils avaient en commun -, répertoriés, listés dans sa machine à mémoire.

La Basse Epoque, période trouble s'il en fut une, de décadence et de chaos, faisait chavirer sa raison. Et s'ils s'étaient trompés ? S'il y avait eu autre chose qu'un grand chaos ? Quelque chose que leurs ancêtres auraient voulu dissimuler, quelque chose d'horrible et de beau à la fois ? Elle, qui refusait l'intuition, extrapolait, se créait un passé à travers toutes les bribes d'informations qu'elle avait récoltées à travers le Grand Pays.

Elle regarda son receveur d'informations. Il tremblait. Pourtant, il ne faisait pas froid chez elle... Il promena sur son laboratoire un regard halluciné. Sans cesser de loucher sur ses étagères il dit :

— Connaissez-vous le vieil ermite qui habitait près du mur ? Il vivait dans une grotte avec un chat apprivoisé. Il savait beaucoup de choses...

« Non, se dit Valentine, je ne connaissais pas d'ermite qui vivait avec un chat ! Et puis quoi encore ? » D'abord elle n'avait aucune idée de ce qu'était un chat. Sûrement un animal. Quelle idée étrange de vivre avec un animal ! D'autant plus que les animaux étaient strictement interdits de ce côté-ci du mur. Ils étaient réputés apporter des maladies extrêmement dangereuses. La mémoire collective rapportait des cas d'épidémies qui avaient décimé des populations entières et rayé de la carte certains pays à une époque que personne ne pouvait situer dans le temps.

C'est ainsi que trois mille ans auparavant, ce mur avait été construit pour séparer le monde des animaux de celui des hommes. Ce qui se passait là derrière n'intéressait personne. Les seuls animaux qui vivaient parmi les hommes étaient les insectes et les poissons. En ce qui concernait les premiers, on n'avait jamais pu les faire rester derrière un mur. On avait bien essayé de les exterminer mais ils étaient trop coriaces, ils s'habituèrent à tout. Ils s'adaptèrent aux poisons, créèrent des espèces mutantes. Alors, on avait dû renoncer, vivre avec, et ils pullulaient en ville comme à la campagne. Il y en avait partout, jusque dans les moindres recoins des maisons, malgré des calfeutrages sophistiqués. Les oiseaux, eux, ne venaient plus. Peut-être étaient-ils en voie d'extinction ou

préféraient-ils rester chez eux ? Ils faisaient ce qu'ils voulaient, les animaux étant libres derrière leur mur. Quant aux poissons, il y en avait de pratiquement plus dans le Nil.

Elle se récita mentalement les termes du Grand Dictionnaire :

— Le mur : vaste enceinte séparant la terre en deux parties. Construit vers l'an 3540 pour isoler les animaux des hommes. Il longe la Méditerranée, coupe le grand plateau désertique à gauche jusqu'à l'océan. A droite, descend le long des montagnes de l'Himalaya et rejoint le Grand Océan. Au nord du mur, un monde inconnu appartenant aux bêtes. Personne n'a jamais franchi le mur. Ce qu'il y a derrière le mur n'intéresse personne.

« Je devrais lui dire qu'il est interdit d'aller voir derrière le mur mais il le sait aussi bien que moi. Je ne sais plus que lui dire. J'aimerais qu'il s'en aille, cette conférence m'a épuisée ».

Mais il avait déjà saisi un de ses documents et le reniflait avidement. Ses doigts caressèrent la matière, s'attardèrent sur les caractères inconnus, parfois à peine perceptibles. A force de les toucher, il allait bien finir par les détruire, ses précieux ouvrages. Déjà qu'ils se désagrégeaient à vue d'œil !

— Vous vous intéressez à la Basse Epoque ?

Sa question suspendit son geste. Il abandonna à regret un document couvert de lignes qu'elle était incapable de déchiffrer.

— Plus que tout au monde... Savez-vous ce qu'il y a derrière ce parchemin ? Une carte représentant un continent derrière le mur. Un continent mort depuis longtemps. On l'appelait l'Europe, là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée. Je n'imaginai pas qu'il puisse en exister encore un souvenir quelque part. Votre laboratoire est un musée aux trésors. Je suis sûr que vous n'avez aucune idée de l'importance de vos trouvailles...

L'importance de ses trouvailles ! Quel culot ! Primo, personne n'en voulait de ses trouvailles, secundo ce type n'allait quand même pas prétendre lui apprendre son boulot. L'Europe, d'où sortait-il ce nom ?

Elle essaya de garder son sang-froid et lui dit, ironique :

— Vous semblez savoir des choses que j'ignore. Pourtant, je suis la spécialiste en matière de Basse Epoque. Vous comptez m'apprendre mon métier ? J'ai mis dix ans à récolter ces informations, dix ans de travail acharné, de recherches intensives ! J'ai parcouru tout le plateau désertique pour trouver ces documents et parfois au péril de ma vie. J'ai

dépensé des sommes folles, pratiquement la totalité de mes attributions si vous voulez tout savoir. Et vous ? D'où sortent vos informations ?

Sans daigner répondre à sa question, il continua :

— Oui, l'Europe... De l'autre côté du mur... Il doit n'en rester plus rien, que des ruines abandonnées aux animaux. Vous ne savez rien de la Basse Epoque. La terre est partagée en deux et nous nous contentons de tourner en rond sur moins de la moitié de la planète. Vous n'êtes pas intéressée par ce qu'il y a au nord du Grand Pays ? En tant que scientifique, c'est votre rôle, non ? Vous ne vous êtes jamais demandée ce qu'il y avait derrière le mur ?

— Bien sûr que si ! Mais derrière le mur il y a les animaux, c'est leur domaine. Je ne tiens pas à affronter des monstres qui me mangeront sans que j'aie le temps de savoir ce qui m'arrive. Est-ce que vous y êtes déjà allé ?

— Dans une autre vie, oui. C'est là-bas que je vivais...

— Dans une autre vie ? Vous êtes complètement fou. Allez raconter ça à quelqu'un d'autre que moi et vous vous retrouverez dans un camp de désintoxication spirituelle.

— Je n'irai pas raconter ça à qui que ce soit. Je voulais seulement vous le dire. A vous, personnellement.

— A moi ? Pourquoi à moi ?

— Parce que nous nous sommes déjà rencontrés dans une autre vie...

Pour le coup, elle en tomba l'objet qu'elle triturait sans s'en rendre compte, des documents reliés les uns aux autres par des fils. Elle le savait ! Ce type était complètement cinglé. Elle s'était laissé avoir par ses yeux d'enfant perdu. Maintenant, il fallait qu'elle s'en débarrassât...

— Je suis désolée, dit-elle avec l'espoir qu'il allait se contenter de sa réponse et prendre congé, mais je ne vous ai rencontré ni dans cette vie ni dans une autre. Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis avec l'Administration Centrale, j'en ai assez avec la société administrative des temps anciens. Alors je vous prie de vous en aller, je suis fatiguée. Je vous signale que je suis une scientifique, pas une illuminée. J'ai entendu assez d'élucubrations pour ce soir...

Il posa le document, voulut lui dire quelque chose mais sa bouche s'ouvrit et se referma sans un mot. Elle ne lui tendit pas la main et il quitta son laboratoire comme un voleur pris en faute. Elle eut un peu honte de

sa conduite mais elle n'était pas payée pour soigner les états d'âme des autres. Elle avait déjà assez de mal à soigner les siens.

Elle réintégra sa minuscule maison, deux pièces avec un coin pour se laver où l'eau coulait en saison humide en un mince filet. Pendant la saison sèche, elle allait la chercher à l'administration centrale qui la gérait. L'eau manquait vraiment. Parfois il pleuvait — de moins en moins hélas — et toute la population sortait faire la fête. On riait, on chantait, on dansait toute la nuit en patageant dans les flaques. C'était bientôt la saison sèche... Valentine profita des quelques jours qui lui restaient à gaspiller ce précieux élément pour se laver tout le corps. Puis, elle se glissa sur sa couche et mit en marche sa machine à jouir. D'habitude, elle se régénérait en jouissant seule dans la nuit. Mais ce soir-là, le plaisir avait un goût d'amertume. Elle avait une sensation d'inaccomplissement, de solitude, quelque chose comme un regret ou un remord, et envie de pleurer. Que lui avait-il dit le receveur d'informations ? A la Basse Epoque, on s'y aimait à la folie... Elle ne lui avait même pas demandé son nom. Tant mieux, moins elle en demandait, mieux elle se portait...

Elle se leva, alluma l'écran d'information et se vit en direct dans la foule. Elle préféra ne pas savoir ce que ces imbéciles pensaient de sa thèse. Elle voulait dormir. Elle éteignit, se recoucha, et resta des heures dans la nuit, les yeux au plafond, à rêver de la Basse Epoque. Que s'était-il passé pour que les hommes eussent pu renier leur passé à ce point ?

An six mille cent après Jésus-Christ. Jésus Christ ? Déjà une aberration en soi car les habitants de la planète n'avaient qu'une vague idée de l'identité de Jésus Christ. Probablement un meneur de foules qui avait fait des choses extraordinaires... D'après la légende, il marchait sur l'eau et transformait les cailloux en nourriture... Etais-ce une simple légende ou la réalité ? Depuis six mille ans, le monde avait oublié. En tant que scientifique, Valentine se dit qu'elle aurait dû avoir un peu plus de conviction et se pencher sur la question. Mais elle manquait de documents. La Basse Epoque était un peu plus récente mais tout aussi obscure. A un moment de l'histoire, tout avait basculé. Pendant mille ans au moins, ce fut le chaos, la moitié de la population avait été décimée. Des villes entières avaient été détruites. Un savoir-faire sûrement très important s'était perdu. Mille ans, une durée courte et longue à la fois. De ce côté de la Méditerranée, le sable avait englouti tous les monuments, si monuments il y avait eus, mais elle était persuadée que, de l'autre côté du mur, il restait des vestiges. Seulement, l'autre côté du mur, interdit était

interdit d'accès car le domaine des animaux... Peut-être quelques clandestins avaient-ils jadis transgressé l'interdit ? Ceci aurait expliqué que certains, son hôte indésirable de tout à l'heure par exemple, avaient des sources d'informations très sérieuses... Qui pouvait le prouver ? Ici, émergeaient du désert trois pyramides sans âge, sans apparente utilité et dont la plus grande partie était ensablée. Qui les avait construites ? Pourquoi ? A quelle époque ? Impossible de les dater. Pourquoi les hommes du passé avaient-ils construit des maisons si peu fonctionnelles et surtout si irrationnelles ? Pourquoi en restait-il si peu ? D'ailleurs, pour la plupart des scientifiques, ce n'étaient pas des maisons, mais des relais construits à une époque où les hommes étaient venus sur terre, un peu comme les balises de repérages qui permettaient de se diriger hors du Grand Pays. Autant de mystères à jamais insolubles. La ville n'était pas bien grande, les rues poussiéreuses bordaient des maisons tranquilles en terre cuite. Beaucoup étaient faites de matériaux de reconstruction trouvés sur place et réutilisés. Depuis deux mille ans, la science avait progressé mais les scientifiques étaient surveillés comme si on avait peur qu'ils fassent des bêtises. A la tête du monde, il y avait sept sages qui veillaient à ce que leurs expériences ne nuisent pas au genre humain, et géraient la société. Ils étaient nommés à vie. Dès que l'un d'eux décédait, les six autres tenaient une conférence secrète et décidaient qui serait l'élu. Parfois leur choix était très étonnant mais personne ne le contestait. Les hommes étaient si dociles ! Il fallait toutefois reconnaître que leur choix était toujours judicieux. Le Grand Pays était bien administré, les hommes étaient heureux, du moins ils semblaient l'être. Était-elle la seule à connaître cette angoisse au fond d'elle ? Non, il y avait au moins le receveur d'informations... Elle le voyait évoluer parmi ses documents comme s'il était chez lui. Il avait l'air de tout savoir et cette idée l'irrita. Elle s'endormit en rêvant qu'elle franchissait le mur interdit, mais sa mémoire refusa de conserver jusqu'au réveil ce qu'elle y trouva.

Au petit matin, elle ressentit un grand vide et eut envie de vomir. Il lui fallait affronter la foule qu'elle détestait. Seule contre tous, elle défendrait cependant ses découvertes à propos de la Basse Epoque même si elle devait être reniée par tous les scientifiques dignes de ce nom. Sa seule consolation était qu'elle allait les occuper pendant un certain temps, cela tombait bien. En ce moment, la Société Administrative des temps anciens avait un besoin urgent de publicité. Les scientifiques manquaient de crédits pour leurs recherches. Le plus gros du budget

scientifique allait aux techniciens. Ils étaient devenus des spécialistes de la miniaturisation et leurs gadgets faisaient fureur sur le marché du Grand Pays. Les agronomes n'étaient pas mal servis, non plus. Ils nourrissaient la planète, normal que leurs crédits fussent importants. Les autres étaient les parents pauvres de la communauté scientifique. Pour la première fois le grand appariteur de l'université proposait un débat à l'un de ses membres. Il allait s'en mordre les doigts pendant longtemps... Valentine se demandait si désormais elle allait pouvoir sortir dans la rue sans être huée par ses congénères.

Elle voulut savoir ce que disait son écran d'informations ce matin-là :

Ça commençait bien... Elle faisait déjà la Une de l'information !

SCANDALE A L'UNIVERSITE

« Hier soir une surprise de taille nous attendait dans la grande salle des spectacles de l'université. Pour la première fois, une scientifique digne de ce nom nous a servi une prestation pour le moins insolite. Mademoiselle Valentine Casteldetri, éminente historienne, a prétendu devant des centaines de spectateurs hébétés que nous étions un pur produit du croisement des singes entre eux. Nous vous rappelons, si vous n'êtes pas très férus en zoologie, que le singe est un animal velu vivant dans les arbres quelque part de l'autre côté du mur. Regardez bien mademoiselle Casteldetri et dites-nous où est la ressemblance ? Nous avons, pour notre part, bien ri et nous remercions cette jeune scientifique pour l'excellente soirée qu'elle nous a fait passer... »

NOTRE ANCETRE MANGEAIT-IL DE LA VIANDE HUMAINE ?

« Allons-nous laisser la communauté scientifique nous insulter en public devant des milliers de spectateurs ? Ceux qui étaient présents, hier soir, sont outrés des propos de Mademoiselle Casteldetri, historienne contestable si ce n'est contestée, sur nos ancêtres. Elle a osé prétendre que l'homme de la Basse Epoque mangeait de la viande animale, et était vêtu de peaux de bêtes à une époque qu'elle n'est même pas capable de dater ! Où sont les preuves ? Se moque-t-on de nous ? Pourquoi, je vous le demande, ne pas prétendre également que les hommes se mangeaient entre eux ? Mademoiselle Casteldetri ne nous a pas fait rire, loin s'en faut ! Ses affirmations sont des outrages à une population qui mérite mieux en matière de spectacle ! »

DES MICROBES ENVAHISSENT NOTRE ESPACE VITAL

« Hier, au cours de la conférence de Mademoiselle Casteldetri, nous avons eu la stupéfaction d'apprendre que cette soi-disant éminente scientifique avait fait rentrer chez nous des microbes venus d'ailleurs à l'aide d'objets qu'elle nomme avec prétention : des documents. Quand allons-nous enfin empêcher les scientifiques de mettre en danger notre planète ? »

Et voilà ! Elle l'aurait parié. Ses propos étaient déformés, tournés en dérision. Avait-elle prétendu que les hommes de la Basse Epoque étaient vêtus de peaux de bêtes ? Certainement pas. A sa connaissance, les hommes de la Basse Epoque étaient très évolués et elle n'avait jamais affirmé de telles inepties à sa conférence qu'ils osaient appeler un spectacle. Mais les receveurs d'informations n'avaient pas honte. Il fallait que l'actualité cadrât avec leurs fantasmes ou leurs désirs du moment. Lorsqu'ils ne voulaient pas faire rire le public, ils voulaient le choquer, une manière bien à eux de vendre leur soupe... La veille, ils étaient venus la voir pour avoir un spectacle de qualité, ce n'était pas tous les jours qu'un scientifique de l'université venait faire sa prestation en public. Et se faire ridiculiser...

La rage la prit. « Je vais jeter mes documents, je vais abandonner mes recherches ! Je vais... »

Mais le présentateur du journal matinal n'avait pas fini de la surprendre. Elle se rassit. Le Grand Appariteur de l'université, en personne, venait de faire son entrée... Ainsi il avait osé se présenter, lui qui détestait les receveurs d'informations et leurs spectacles ! Il portait son pantalon défraîchi de tous les jours et une chemise sobre flottant sur ses maigres hanches. Il était rare de voir un invité se présenter aussi mal vêtu au journal matinal, mais le Grand Appariteur n'en avait cure. Fallait-il qu'il eût jugé l'heure grave pour se déplacer aussi tôt et faire « le pantin », selon ses propres termes, devant des milliers d'auditeurs...

Le présentateur, lui, avait l'air ravi d'avoir réussi à attirer sur son plateau un hôte aussi prestigieux.

— Monsieur le Grand Appariteur, nous sommes heureux de vous accueillir sur ce plateau où trop peu de scientifiques daignent se présenter... Que pensez-vous de Mademoiselle Casteldetri ?

La question était directe. Le Grand Appariteur se gratta la barbe ou plutôt les quelques poils mal rasés qui ornaient son menton. Ce tic, fréquent chez lui, était un signe de profonde réflexion. Il était soucieux et prit la peine de peser ses mots. Il sembla à Valentine que le temps s'éternisait. On mettait à nue sur ce plateau... Elle avait froid comme si elle s'était dévêtue en public.

— Je tiens à remettre les choses à leur place... Mademoiselle Casteldetri n'a jamais prétendu que les hommes de la Basse Epoque étaient vêtus de peaux de bêtes. Quand s'arrêtera-t-on de déformer les propos des scientifiques ? Enfin soit... Ceci est un autre débat... Quant à Mademoiselle Casteldetri, je peux affirmer que c'est une scientifique confirmée et que ses travaux sont tout ce qu'il y a de plus sérieux. Ses recherches sont fantastiques et je pense que nous pouvons nous fier à ses conclusions. D'ailleurs, le conseil de l'université et moi-même sommes d'accord sur ce point et nous avons décidé de lui octroyer des crédits pour poursuivre son œuvre. Je tiens à souligner sa rigueur et sa sobriété dans les rapports qu'elle nous fait parvenir. Si je l'ai invitée à participer à cette émission, hier soir, c'est avec l'accord du conseil tout entier. Nous lui gardons notre confiance. Je tenais à le souligner.

— Monsieur le Grand Appariteur, je vous remercie ! Nous ne manquerons pas de suivre l'œuvre de Mademoiselle Casteldetri. Et maintenant, musique !

Le Grand Appariteur quitta la scène sous les faux applaudissements d'une foule imaginaire, remplacé par on ne sait qui, venant vendre on ne sait quoi.

Des larmes embuèrent les yeux de la jeune femme. Elle ne voyait plus l'écran. Le soleil du matin entrant à flots par sa fenêtre se glissa lentement sur les meubles et illumina son appartement de sa lumière dorée. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas pris du plaisir à admirer un simple fait naturel. Ce matin, tout était auréolé de lumière. Elle but les paroles de son supérieur comme un élixir de vie. La poussière de son laboratoire qui lui collait à la peau s'envola au vent sec d'automne. Des crédits... Ce mot avait une valeur inconnue des profanes. Depuis dix ans, elle en manquait de crédits... Elle avait même dû prendre sur son propre salaire pour financer ses recherches au point de ne rien posséder à part ce minuscule appartement qui tombait en ruine faute d'entretien. Elle ne sortait jamais, économisait afin d'acheter parfois pour une somme

astronomique une « chose » couverte de signes, à moitié pourrie, que les anciens nommaient « papier ». Plus loin à l'est, quelques tribus errantes, réfractaires aux progrès, en possédaient et les vendaient au plus offrant. Heureusement, à part elle-même, leurs « cochonneries » n'intéressaient personne. Alors elle pouvait négocier, parfois pendant des mois, des morceaux de « papier » en loques dont il ne restait souvent que de la poussière en arrivant. La plupart du temps, ils lui arrivaient clandestinement et dans des états pitoyables. Elle avait trouvé un moyen de les protéger mais il fallait agir dès qu'ils étaient au contact de l'air. Elle les figeait dans une sorte de pâte translucide, feuille par feuille. Malheureusement, il était difficile alors d'analyser la matière. Pourtant, elle en possédait quelques-uns à l'état originel. Ceux-là étaient parvenus intacts dans son laboratoire. Une chance... Leur odeur forte imprégnait ses vêtements. Elle sentait le moisi de la tête aux pieds.

Son ami Sami, biologiste dans un laboratoire, avait réussi à les analyser : une matière organique extraite des arbres. Drôle de découverte ! A sa connaissance, des arbres, des vrais, il n'y en avait qu'en Afrique Centrale, loin au sud... Ici, à part quelques plantes vigoureuses qu'on ne pouvait hélas pas baptiser du nom d'arbre, il n'y avait que de l'herbe rase, des buissons, quelques palmiers-dattiers entretenus comme des objets de musée et surtout pour leurs fruits, et de faux arbres en matière synthétique reproduisant à la perfection les arbres naturels. Il faudrait un jour qu'elle se rende là-bas, loin, très loin, quelque part dans le Sud, dans la forêt impénétrable avant qu'elle ne disparût à jamais elle aussi. Mais, à pieds, cela pourrait prendre des mois, des années peut-être. Elle se disait que cette forêt était peut-être une légende, comme Jésus et les autres, comme le Grand Océan, et que, loin dans le sud, s'étendait le désert, encore et toujours le désert...

Elle alla se promener au bord du fleuve. Son niveau avait considérablement baissé. D'ici quelques semaines, il serait traversable à pied et des poissons flotteraient le ventre en l'air répandant une odeur nauséabonde. Des algues brunes l'étouffaient. D'ici à la mer, elles encombraient son lit au point de le faire ressembler à un fleuve de sang. D'après certaines légendes, à la Basse Epoque, il était encore un fleuve immense roulant jusqu'à la mer et baignant des rives riches en limon où vivaient hommes et animaux en toute quiétude. Il descendait d'Afrique en grondant et se jetait dans la Méditerranée par un delta dont il n'existait plus que le souvenir. Aux dires de certains -ce qui n'avait jamais été vérifié

— la Méditerranée était empoisonnée et de toute façon le mur en interdisait l'accès. Le fleuve passait sous le mur par d'énormes canalisations aussi vieilles que le mur lui-même. A présent, le désert avait tout envahi. Le vent chaud soufflant sur les dunes balayait de son haleine insupportable la ville endormie et remplissait de sable les moindres interstices. La planète entière semblait se transformer en désert. Pourquoi l'homme moderne qui avait vaincu les maladies, banni les guerres et la misère était-il incapable de soigner sa planète ? L'héritage de ses ancêtres était lourd à porter d'autant plus qu'il en ignorait le contenu. Valentine était persuadée qu'en levant le voile sur la Basse Epoque ils trouveraient un moyen de la sauver. Sinon, le désert allait tout grignoter. Peut-être la planète n'était-elle qu'un immense désert ? Un monde à l'agonie où survivait une population mourante.

Seules au milieu du sable, trois pyramides sans âge narguaient les pauvres humains et lançaient vers le ciel d'un bleu immaculé leur sommet comme un appel muet. Elles avaient beau tenter d'attraper des nuages, l'eau ne viendrait pas. Tout était déjà grillé. Les jardins du bord du fleuve étaient irrigués artificiellement pour ne pas gaspiller l'élément le plus précieux de la terre. Elle était régie par les scientifiques, on ne pouvait pas laisser la gestion de l'eau aux profanes... Quand la pénurie atteignait un seuil critique, l'eau était remplacée par les pilules compensatoires, parfois même les sept sages anticipaient la pénurie et lançaient des décrets interdisant l'utilisation de l'eau naturelle.

« Le plus dur, pensa Valentine, c'est de ne pas pouvoir se laver convenablement »

Elle contemplait le soleil qui jouait entre les algues et faisait miroiter la surface de l'eau. Il faudrait tenter de la faire respirer en arrachant ces plantes dévoreuses d'oxygène. Mais elle avait l'impression qu'elles envahissaient la planète entière... Quelques fois, dans ses cauchemars, elle rêvait qu'elles s'accrochaient à son cou et voulaient l'étouffer.

Pauvre fleuve, ombre de lui-même, piètre souvenir du Nil majestueux qu'il fut, il y a quatre mille ans ! Si elle révélait au monde ce qu'elle savait, plus personne ne pourrait rire tranquille désormais... Mais elle devait le faire, le temps leur était compté...

Elle s'arracha à sa contemplation nostalgique et rentra en ville. Il était temps de reprendre ses précieuses recherches. Elle avait hâte aussi

de retrouver la fraîcheur de son laboratoire même si son atmosphère empestait l'air vicié des vieilles épaves du passé.

Les rues poussiéreuses grouillaient de monde. Sur les étalages des commerçants, le vent chaud d'automne recouvrait d'une mince pellicule rougeâtre les denrées alimentaires, les objets divers exposés à la curiosité des passants. Elle aurait aimé flâner et respirer l'odeur persistante des épices parfumées. Mais elle avait du travail et une responsabilité trop lourde pour elle à assumer.

Pourtant, ce n'était pas encore ce matin-là qu'elle allait se mettre à l'ouvrage... Sur son écran, un message sans appel l'attendait. Le Grand Appariteur voulait la voir, toutes affaires cessantes. Elle ne pouvait pas se soustraire à son invitation qui ressemblait à un ordre.

Elle plongea à nouveau dans la chaleur pour rejoindre l'université. Certains regards se posaient sur elle avec curiosité. Elle devenait célèbre... Voilà une situation dont elle se serait bien passée... Si tout le monde la regardait dans la rue, elle n'oserait plus sortir.

Mais le Grand Appariteur, lui, avait un regard bienveillant qui la rassura. Quel âge pouvait-il avoir ? Elle était incapable de lui en donner un. Son crâne, vierge de tout cheveu, luisait sous les lampes de son bureau. Il était assis devant un tas de dossiers ressemblant à s'y méprendre à ses documents. Si elle ne s'était pas retenue, elle serait partie en courant, emportant son précieux butin. Mais elle avait de l'éducation, alors elle se contenta de le saluer tout en louchant sur le bureau. Il surprit son regard, sourit et lui proposa un siège où elle se blottit, les yeux rivés sur l'ovale fin de son visage. Cet homme avait des yeux de velours... Ils lui faisaient penser à d'autres yeux qu'elle avait dû voir quelque part, mais elle ne s'appelait plus où.

— Mademoiselle Casteldetri, je présume que vous avez regardé votre écran ce matin ? Bon... Donc vous savez que la communauté scientifique et moi-même avons décidé de vous accorder des crédits. Vos travaux sont d'un sérieux qui force l'admiration même si nos concitoyens se gaussent de vos propos. Je sais que vous ne riez pas tous les jours et je ne vais pas vous le reprocher, je suis moi-même, hélas, plutôt austère. Ne vous laissez pas démoraliser par les receveurs d'informations. Ces gens-là ne voient que le côté superficiel des choses et font le travail que le public leur demande. Quelqu'un a dit, par le passé, « le rire est le propre de l'homme ». Il est bien dommage que l'histoire n'ait pas gardé son nom... Cet homme avait raison. Si notre civilisation a survécu, c'est grâce

au rire. Notre monde a subi bien des bouleversements ces millénaires passés et seuls ceux qui ont su conserver leur bonne humeur ont perpétué l'espèce. J'imagine qu'il en fallait une sacrée dose pour supporter la vie il y a trois mille ans... N'en voulons pas à nos contemporains de refuser le souvenir du passé... Mais vous et moi savons que l'histoire doit être reconstituée. Vous et moi ainsi qu'une poignée de scientifiques, surtout les biologistes qui s'alarment sur l'état de notre planète, cherchons dans l'histoire le remède à nos maux. Si ce fardeau n'est pas trop lourd pour vos épaules, nous aimerions que vous intensifiiez vos recherches. J'ai là quelques documents à vous donner. J'espère que vous pourrez en tirer quelque chose. J'ignore à quoi ils servaient. Cela fait partie de l'héritage familial... Je vous les confie, vous saurez mieux que moi en tirer profit.

Valentine sentit la chaleur l'envahir jusqu'aux oreilles et son visage s'empourprer. Cet honneur, elle n'aurait jamais cru le connaître un jour... Elle, Valentine Casteldetri, accédait au rang des érudits de ce monde ! Elle si timide, si solitaire... Elle ne savait pas si elle allait le supporter. Malgré son trouble, sa voix resta claire. Elle n'allait pas décevoir celui qui serait désormais son « parrain », celui à qui elle devrait désormais rendre compte de l'avancée de ses recherches. Elle balbutia des mots de remerciement et se laissa emporter par sa passion.

— Ces documents, Monsieur le Grand Appariteur, sont des « livres », du « papier ». Une matière organique tirée des arbres. Les hommes d'autrefois lisaient, c'est à dire qu'ils regardaient ces « livres » et parcouraient les petits signes qui y sont inscrits. Ces signes ont bien des significations. Malheureusement, peu de personnes savent lire actuellement. J'ai connu un homme qui savait. Hélas, il est mort. C'est lui qui m'a traduit une partie de mes manuscrits mais il n'a pas eu le temps de me transmettre son savoir. Il y a quatre mille ans, les hommes ne parlaient pas tous la même langue et n'avaient pas la même écriture. Comment arriver à comprendre ? J'aurais besoin de savants capables de m'épauler...

— Précisément. Nous allons vous adjoindre des collaborateurs. Puisque votre ami biologiste semble autant connaître son sujet, mettez-le donc sur la liste. Vous avez déjà travaillé ensemble et déblayé le terrain. Un laboratoire sera mis à sa disposition. Ensuite, je pense qu'il serait sage de vous octroyer l'aide d'un zoologiste-botaniste, puisque vos recherches

risquent de vous conduire de l'autre côté du mur, et d'un géographe. Il vous faudra aussi supporter la présence d'un receveur d'informations...

Oh non ! Pas un receveur d'informations ! Il n'allait pas lui faire ça ! Pas à elle ! Il le savait bien qu'elle avait horreur de ces gens-là !

Le Grand Appariteur la regarda, amusé. Elle aurait parié qu'il l'avait fait exprès. Était-ce une mise à l'épreuve ou un gag ? Ce diable d'homme était capable de tout.

— Ne me regardez pas de cet air courroucé. Oui, un receveur d'informations vous sera indispensable. J'en connais un qui fait bien son métier et connaît la Basse Epoque presque autant que vous...

Elle lui coupa la parole avec une impolitesse dont elle ne se serait jamais crue capable.

— C'est impossible ! Personne ne connaît la Basse Epoque aussi bien que moi. Il ne peut pas y avoir de receveur d'informations capable de comprendre quoi que ce soit en histoire ! Ces gens-là sont des incultes grossiers, et prêts à tout pour faire un scoop ! Votre receveur d'informations est capable d'inventer n'importe quoi, de déformer les faits...

— Non, j'en réponds. Voyez-vous, il s'agit de mon propre fils...

Son propre fils. Pour le coup, elle en perdit la voix et resta bras ballants à le regarder stupidement. Elle avait cru cet homme intègre, objectif, voilà qu'il se laissait aller lui aussi à la corruption. Son fils. Son fils, receveur d'informations, qu'il essayait de caser. Sûrement un bon à rien dont personne ne voulait et que tout le monde se prêtait comme un objet inutile. Etant bien entendu que, dans ce monde-là, il ne devait pas y avoir de pauvre ni d'oisif... Ce n'était pas toujours facile à gérer, la nature humaine étant ce qu'elle était... Mais elle avait tellement confiance en cet homme ! Elle le croyait incapable de la moindre bassesse... Leur projet n'admettait pas les compromis. Ils auraient besoin de gens passionnés, pas de fainéants casés par leur papa...

Le Grand Appariteur semblait percer ses pensées.

— Oui, mon fils. Mais ne vous méprenez pas. Je ne suis pas responsable de cette nomination. Si j'avais pu, croyez-moi, je l'aurais évincé...

Il soupira l'air désolé.

— Le fait est que mon fils travaille pour « L'écho du Grand Pays », le plus puissant des écrans d'informations. Où croyez-vous que

nous ayons trouvé les fonds pour financer votre entreprise ? C'est « l'écho du Grand Pays » qui paye. Je suis désolé, j'aurais dû vous le dire plus tôt. Sans eux, il n'y aurait pas d'étude de la Basse Epoque. Je connais votre indépendance d'esprit. Vous saurez garder la direction de l'équipe et travailler en toute objectivité. Quant à mon fils, essayez de ne pas trop le prendre en grippe. Il n'y est pour rien après tout. Je peux vous garantir qu'il aime son boulot et surtout l'étude de la Basse Epoque. Nous n'avons pas toujours été d'accord, tous les deux, j'aurais préféré qu'il embrasse une carrière plus rigoureuse. Mais on ne modèle pas ses enfants, on ne peut leur servir que de modèle, et ce n'est déjà pas si mal... Il est intègre, ça je peux vous le garantir.

A tout bien réfléchir, Valentine se dit que son sort était plus enviable que le sien. Lui qui faisait une allergie spontanée à la vue d'un receveur d'informations, voilà que son fils avait embrassé cette profession pour le plus grand déshonneur de son père. Elle en aurait ri si la situation n'avait pas été si pathétique... Elle l'avait pourtant toujours entendu dire que c'était un ramassis de bons à rien, tout juste capables de fabriquer des faits à scandale et des arnaques que même un enfant pourrait démasquer. Comment pouvait-il gérer une telle contradiction familiale ?

Elle était profondément affectée par cette décision. La Société des temps anciens n'avait pas besoin d'une brebis galeuse dans son troupeau... Cette réflexion la ramena bien entendu à une autre : que voulait dire cette expression, « brebis galeuse dans un troupeau » ? Elle l'ignorait. Une expression qui faisait partie de ces proverbes venus du fond des âges dont personne ne connaissait le sens mais que tout un chacun employait à tort et à travers. Décidément, ce trou culturel de deux mille ans était une perte irréversible. Parfois, il lui semblait que les mots étaient creux, vides de signification. Ils faisaient souvent référence à des faits ou des choses du passé que la planète entière avait oubliés. Le passé... Angoisse terrible, fascinante réalité cachée... Elle aurait mieux fait parfois de s'occuper de son propre présent avant que le temps ne la rattrape et que ne passent sa jeunesse et ses amours quasi inexistants. Pour l'instant, le présent lui semblait compromis par un receveur d'informations indésirable qui venait gâcher la joie qu'elle se faisait de travailler avec Sami, son copain biologiste... Elle avait quelques fois eu des relations sexuelles avec lui. C'était toujours mieux que sa machine à jouir. Il ne lui avait pas apporté le grand amour qui ne devait exister que dans son imagination mais un peu d'air frais dans sa vie. Travailler avec lui était un

vrai plaisir. Scientifique authentique, il décortiquait tout, ne laissait rien au hasard. Des faits, rien que des faits, pas de débordement imaginaire. Ses « livres » l'avaient dérouté, c'était peu de chose de le dire... Une matière organique végétale... Elle se souvenait de son expression lorsqu'il le lui avait annoncé. S'il ne les avait pas analysés lui-même, il n'aurait jamais voulu le croire. Mais au moins, avec lui, elle savait où elle allait. D'accord pour un biologiste, un zoologiste et un géographe comme coéquipiers. Mais un receveur d'informations, elle en était malade.

— A quoi pensez-vous, Valentine ? Vous semblez très affectée par notre décision. Croyez-moi, si j'avais pu vous éviter ce fardeau, je l'aurais fait. Mais je ne suis pas seul décideur.

— Je comprends, Monsieur. Je suppose que l'avenir de notre planète est plus important que mes sentiments. Depuis dix ans, j'ai sacrifié ma vie privée à la Basse Époque. Un sacrifice de plus ou de moins...

— Je ne pense pas que ce sacrifice-là soit le plus dur. Vous savez ce qu'est le mur ? Une barrière infranchissable de plusieurs kilomètres de largeur, cinq cents mètres de hauteur, et sur des milliers de kilomètres. Nul n'en connaît la fin. Personne ne sait plus comment le traverser. De plus, il est gardé, et pas par n'importe qui, vous le savez bien. Les tribus gardiennes du mur se transmettent cette fonction depuis des générations, autant vous dire qu'ils sont vigilants et omnipotents. Plus personne ne les contrôle. Nous ne pouvons même pas vous donner un sauf-conduit. Si vous décidez de le franchir, ce qui me paraît inéluctable, vous devrez le faire en toute illégalité, si vous y parvenez. Je dis bien, en toute illégalité. La communauté scientifique n'a pas demandé l'autorisation des sept sages, elle ne l'aurait pas eu, et d'ailleurs, je ne sais même pas s'il y a un seul sage qui a un quelconque pouvoir sur eux. Personne ne saura en quoi consiste votre mission. Officiellement, vous êtes chargée de rechercher des documents anciens sur les origines du Nil, puisque c'est lui qui dispense l'eau, un point c'est tout. Et, croyez-moi, personne ne vous laissera tranquille. D'une part, parce que l'eau est un bien très précieux qui concerne tout le Grand Pays, et d'autre part parce que les receveurs d'informations vont flaire quelque supercherie. Même si je les traite parfois de charognards, je sais qu'ils ne sont pas idiots. Ne les sous-estimez pas. Et croyez-moi, c'est un bien qu'on vous adjoigne un receveur d'informations de « l'écho du Grand Pays ». Etant donné que c'est l'écran d'informations le plus puissant, les autres vous laisseront un peu tranquilles. Ils ne vont pas hasarder de se mettre à dos les délégations

représentatives des états du Grand Pays tout entier qui ont des actions dans cet écran-là, tout le monde le sait. Mais vous aurez affaire à des indépendants toujours à l'affût d'un scandale. Depuis votre passage sur le « plateau » vous êtes matière à scandale. Soyez persuadée que vous êtes suivie en permanence depuis hier soir.

Matière à scandale, elle ! Elle qui avait tout fait pour passer inaperçue, qui se faisait toute petite depuis des années pour ne pas se faire remarquer ! Voilà qu'elle était projetée sur le devant de la scène, comme une marionnette, un pantin pour amuser le public. Quand laisserait-t-on les scientifiques travailler tranquilles ? Pourquoi ne pas leur jeter en pâture un autre leurre ?

— Je sais ce que vous pensez, Valentine, soupira le grand appariteur. Je n'ai pas eu le choix des moyens. Je vous fais confiance, je sais que vous serez à la hauteur.

Après un instant de silence pendant lequel il l'observa en hochant la tête, il reprit en poussant devant elle un vieux parchemin aux signes presque effacés :

— Tenez, ça c'est un document sur le mur. Personne n'a pu le déchiffrer jusqu'à présent. Je le tiens de mon maître des sciences, celui qui m'a formé. Je pense que vous en ferez meilleur usage que moi.

C'est à peine si elle osa toucher le précieux objet. Elle se demanda comment il pouvait encore être entier. Bien entendu, il avait été recouvert de cette matière visqueuse qui servait à conserver les vieux documents, la même qu'elle employait dans son labo. Elle n'avait rien inventé concernant la protection des vestiges des temps anciens. Avec cette matière il serait impossible à Sami de le dater. Elle était indestructible. Une fois sèche, il était impossible de l'enlever. Elle recouvrait l'objet qui se fondait en elle et perdait sa propre composition. Quant aux signes dont il était couvert, mystère. Elle avait beau le regarder avec des yeux avides, elle n'y voyait que des gribouillages inconnus. En face d'elle, le grand appariteur sourit et lui tendit la main.

— Valentine, je vous souhaite bonne chance. Je sais que vous réussirez.

Elle prit congé de son supérieur avec une angoisse indicible qui lui nouait le ventre. Avec qui pourrait-elle partager ce sentiment d'impuissance, d'appréhension et d'excitation à la fois ? Elle n'avait pas de confident ni de confidente. Et même si elle en avait eu, elle n'aurait pas pu partager son dangereux secret. Il lui restait Sami. Avant de constituer

son équipe, elle devait l'informer de ce qu'on attendait d'eux. Elle ne se faisait pas de souci, elle savait que ça allait lui plaire.

Dehors, la chaleur avait encore augmenté. L'air devenait de plus en plus sec de plus en plus irrespirable. Sa peau semblait s'écailler. Elle avait hâte de rentrer chez elle pour s'enduire le corps de crème grasse et se relaxer. Le vent qui soufflait du désert criblait les pores de parcelles de sable. Si cela continuait, ils finiraient tous en statues de sel. Du Nil, il montait une odeur fétide de flore en décomposition. La croûte d'algues dorées qui lentement le recouvrait n'allait pas tarder à rougir. Et ce serait le début d'une saison d'agonie de la nature. Chaque année, le mal empirait. Bientôt, ce monde n'aurait plus d'eau. Sur la surface de la terre qui était impartie aux hommes, les végétaux agonisaient faute d'eau. La science était impuissante à leur en donner. Personne ne savait la fabriquer et ils ignoraient comment leurs ancêtres s'y prenaient pour en trouver, mis à part le Nil et des puits de plus en plus à sec. La légende disait qu'en des temps très anciens elle coulait à profusion sans qu'ils eussent à s'en soucier. « On cache trop de choses au commun des mortels même si c'est pour son bien. » pensa tout haut Valentine. Il fallait qu'elle découvrit le secret de l'eau et tous ces objets bizarres qui traînaient dans son labo étaient censés l'y aider. Le poids de sa responsabilité dans cette affaire l'écrasait.

Et les propos de ce receveur d'informations l'obsédaient.

Elle ouvrit la porte de son appartement. Le système de ventilation était encore en panne. La soirée promettait d'être difficile. Pourtant, elle n'avait pas envie d'aller ailleurs, pas envie de voir qui que ce fût. Elle tira les rideaux de la fenêtre pour s'isoler et cacher son intimité. Certaines personnes avaient l'habitude de jeter un œil à l'intérieur des habitations d'autrui, et cette pratique tolérée par les administrateurs du Grand Pays, une intrusion malsaine dans sa vie privée, lui était insupportable. Son inspecteur d'âme, lui, trouvait ça suspect. D'ailleurs, tout ce qui venait d'elle lui semblait suspect, jusqu'à la couleur de ses vêtements. « Valentine, vous me cachez des choses ! Votre vie n'est pas limpide, répétait-il à longueur de séance. Des séances qui s'éternisaient et la mettaient dans un état de fureur irrationnel. Encore un sentiment qu'elle devait lui dissimuler sous peine de partir en cure de désintoxication...

Il faisait une chaleur étouffante. Sa petite robe moulante lui collait à la peau, et des gouttes de sueur perlaient entre ses seins. Elle aurait voulu se déshabiller, se promener nue dans son appartement, mais rien

qu'à l'idée des yeux indiscrets, peut-être pistés derrière les rideaux rigides, elle avait la nausée. Elle garda sa robe, et pour oublier les tracasseries de la vie de tous les jours, prit le document donné par le grand Appareteur et s'installa à sa table pour l'examiner. Dire le bonheur qu'elle éprouvait à tenir ce document entre ses mains serait indécent, ce genre de comportement faisant partie des plaisirs interdits.

— Sauf pour un scientifique ! dit-elle tout haut. Après tout, j'œuvre pour le bien de la planète.

Elle tourna et retourna l'objet entre ses doigts. Malheureusement, il ne restait rien de la composition de la matière originelle, sa texture était irrémédiablement perdue, noyée, absorbée par la pellicule de conservation. Pas d'odeur non plus. Pourtant, elle était intimement persuadée que cet objet devait avoir une odeur, comme les autres. D'après Sami, c'était du résidu d'écorce d'arbre. Donc, cela devait sentir le bois moisi, obligatoirement. Comment aurait-il pu en être autrement ? Elle le regarda de près, rageant de ne pouvoir comprendre les signes qui y couraient et devaient raconter une histoire, parler des hommes du passé. Si elle avait seulement pu les comprendre ! Personne ne pouvait plus les interpréter et elle désespérait de pouvoir un jour percer leur mystère. Elle avait beau les scruter, gratter la surface glacée de l'objet, elle ne trouvait qu'un vide immense creusé entre elle et les millénaires précédents.

Elle frappa du poing la table dans un geste de colère, se leva précipitamment, renversa la chaise, puis la ramassa en pestant.

— Si seulement j'avais un seul début d'explication ! dit-elle un sanglot de dépit dans la voix. Et ce maudit receveur d'informations qui a l'air d'en savoir plus que moi. Avec tout ce que j'ai brassé de documents dans ma vie, il en sait plus que moi ! J'aurai tout entendu.

Un bruit à l'extérieur suspendit ses réflexions. Elle sursauta, se précipita à la fenêtre tira le rideau et ne vit que le noir de la nuit où le croissant de lune, au milieu des étoiles, ne parvenait pas à éclairer la rue. Pourtant, elle en était sûre, quelqu'un courait en s'éloignant. Cela pouvait être n'importe qui, du receveur d'informations à l'espion scientifique envoyé par la Société des Temps Anciens pour la surveiller. Cela pouvait aussi être un passant, après tout elle avait fait la Une des écrans d'informations, son nom avait été crié à tous les coins de rue, et tout un chacun pouvait désirer voir dans son antre la bête curieuse mangeuse de chair fraîche. Elle aurait pu en rire, mais il n'y avait rien de drôle à se faire espionner, et la dérision n'était pas son fort. Elle rentra chez elle, ferma la

porte à double tour et pour être sûre de garder son intimité, barricada la fenêtre en la couvrant avec une couverture qu'elle accrocha à la tringle du rideau. Ensuite, elle se rassit à la table et contempla d'un air désespéré le document du Grand Appariteur. Et si c'était un piège ? Si ce n'était qu'un vulgaire bout de plastique imitant les signes du passé pour la confondre, elle, l'insoumise, pour l'envoyer définitivement faire le ménage dans une maison de désintoxication ? Si le Grand Appariteur avait été complice ? A tout bien réfléchir, elle n'arrivait pas à l'imaginer capable d'une telle bassesse. Mais connaissait-on vraiment les gens ? Pouvait-elle jurer de son honnêteté ? Pouvait-elle jurer de l'honnêteté de quiconque en ce monde ? Un seul, peut-être, Sami ? Et encore, rien n'était certain. Elle décida de se méfier de tout le monde.

— Et bien, ça va être simple ! maugréa-t-elle tout haut. Je marche sur un fil.

Sur la table, le document la narguait. Il semblait avoir pris toute la place, envahi l'espace comme s'il s'agrandissait au fur et à mesure que le temps passait. Mais ce n'était qu'une illusion, une chimère, un peu comme ses aspirations personnelles, comme sa vie privée. Une vie privée vide, faite de moments de joie furtifs, souvent liés à ses découvertes plutôt qu'à ses rencontres. Elle réalisa soudain qu'elle était seule, coupée des autres, un genre de monstre finalement. Pas étonnant qu'elle ait fait peur aux spectateurs avec ses allégations surréalistes, ses références à un passé que le commun des mortels voulait ignorer ! Ce document qui paraissait si précieux à ses yeux, qu'était-il en fait ? Que pouvait-il apporter à ses contemporains ? Croyait-elle qu'elle allait trouver, gravée sur cet objet, la recette pour trouver de l'eau ?

— Imbécile, se dit-elle les larmes aux yeux. Prétentieuse.

Elle s'assit, balaya la table avec rage et se mit à pleurer vaincue par le découragement, la tête dans ses mains. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait ce genre de crises d'angoisse qui devenaient de plus en plus fréquentes. Son inspecteur d'âme devait avoir raison, elle était trop solitaire. Eh bien, question relations humaines, elle allait être servie ! Un receveur d'informations, un biologiste, un zoologiste, un géographe — et qui d'autre encore ? — rien que pour elle.

— Rien que des hommes à tes pieds, ma belle, et rien que pour toi pendant des mois, ricana-t-elle. De quoi te plains-tu ?

En fait, elle se demandait si elle allait pouvoir les supporter.

En attendant, ne devait-elle pas profiter de cette solitude qui lui manquerait tant à l'avenir ? Son optimisme naturel reprit ses droits. Elle alla s'enfermer dans la salle d'eau où une poire de douche dérisoire laissait passer un mince filet d'eau à la limite du croupissement. Ce précieux liquide sentait déjà mauvais, la même odeur fétide que les plantes en putréfaction sur le Nil. Elle se lava seulement le visage en faisant la grimace et se mit sous les bras le désodorisant universel supposé stopper la transpiration pendant plusieurs semaines. Il lui sembla que se laver devenait un supplice plus qu'un plaisir. D'ailleurs, ce mot « plaisir » avait un goût de tristesse qu'elle ne pouvait définir. Pourtant, tout le monde avait l'air heureux, on riait beaucoup, on s'amusait, on faisait l'amour avec un partenaire humain ou sa machine à jouir — étrange invention en vérité qui isolait les gens, déshumanisait les rapports — on était heureux. Pas de famine, pas de douleur, pas de contraintes... enfin, ça c'est ce que qui se disait, ce que pensaient les autres en tous cas, car questions contraintes, Valentine avait l'impression d'être cernée par les interdits, les tabous et pire encore la violation constante de ses désirs intimes. Qui avait le choix ? Les autres avaient-ils le choix ? Le grand Appariteur avait-il le choix ? Et les sept Sages, l'avaient-ils eux ? La vérité sur les temps anciens, ils devaient la connaître. Ils savaient, eux, les raisons de la construction du mur, la catastrophe tellement immense, tellement hallucinante qui avait anéanti la majeure partie de l'humanité, contraint les survivants à s'isoler sur une portion de la planète tellement congrue qu'on se demandait par quel miracle on pouvait y respirer !

Enfin, toutes ces considérations étaient celles de Valentine Casteldetri, pas celles de ses concitoyens plus confiants, béatement confiants... Elle était intimement persuadée que les sept sages savaient tout, y compris la façon de trouver de l'eau potable. Pourquoi ne voulaient-ils rien révéler ? Mystère. Mais elle trouverait, avec la bénédiction occulte de la société administrative des temps anciens par-dessus le marché ! Elle réalisa tout à coup qu'une fracture venait de s'opérer dans les rouages bien entretenus et bien rodés de l'administration centrale. Elle allait devoir jouer fin pour s'éclipser avec ses collaborateurs sans éveiller de soupçons. Après tout, l'aventure la tentait. Peut-être pourrait-elle enfin respirer, connaître un peu la liberté, même si cette liberté était dangereuse au point que personne n'avait jamais tenté de franchir le mur. Quant à son appartement, il commençait à lui faire penser à une boîte, un cube dont le

volume rétrécissait au fil des années et elle à un insecte prisonnier de cette boîte, un piège à jamais refermé.

Tandis qu'elle branchait sa machine à jouer, le dégoût la prit et elle l'éteignit. Décidément, elle ne pouvait plus jouer toute seule, cela lui devenait insupportable. Peut-être à cause des propos de cet idiot de receveur d'informations : « on s'y aimait à la folie ». D'abord, qu'en savait-il ? Cette phrase la perturbait depuis la veille, sans qu'elle n'osât se l'avouer. Heureusement qu'elle n'était pas appelée à revoir cet énergumène qui ne pouvait que troubler négativement sa vie... Elle essaya d'aller se coucher, mais la chaleur suffocante de son appartement mal aéré à cause des fenêtres qu'elle tenait toujours fermées l'indisposait. Elle se tourna, se retourna sans trouver le sommeil. Finalement, lasse de se torturer l'esprit, elle se leva, se rhabilla et sortit pour rejoindre son laboratoire. Après tout, il n'y avait que là-bas qu'elle se sentait en sécurité. Il avait été conçu pour préserver de toute indiscretion, avec fermeture hermétique des fenêtres et une ventilation, inaccessible au quidam de la rue. Elle y avait donc installé un coin pour dormir, et parfois passait plusieurs jours sans rejoindre son appartement lorsqu'elle avait trop de travail. Cette nuit-là, il lui parut être le seul havre où se cacher. Dans les rues, le silence était total. Pour une raison qui lui échappait, cette absence totale de bruit lui semblait parfois anti-nature et la mettait mal à l'aise. Le chuintement de ses chaussures même faible devait s'entendre jusque dans les habitations où tout le monde savait à présent qu'il y avait un promeneur dans la rue. Valentine les imaginait tendant l'oreille, se posant des questions sur son identité. Qui pouvait bien sortir à une heure pareille ? Et pourquoi faire ? Elle hâta le pas, prête à s'excuser de cette intrusion inconvenante dans l'univers feutré de la nuit. Devant la porte de son laboratoire, elle tomba son sac, se baissa pour le ramasser, et ce faisant, évita un projectile lancé contre elle qui s'écrasa sur la porte, rebondit et tomba derrière elle. Un énorme caillou qui aurait pu, lancé avec une telle force, lui fracasser le crâne sinon la blesser sérieusement. Elle se releva, entendit courir mais ne vit personne. Elle resta quelques secondes, complètement tétanisée, à contempler stupidement la rue avec incompréhension. Puis elle réalisa que quelqu'un lui en voulait au point de l'agresser d'une façon dont elle n'aurait jamais cru capable un seul des habitants de la ville. Elle ouvrit la porte, la referma aussi rapidement. Elle tremblait de tous ses membres. Pour la première fois de sa vie, elle sut ce qu'était la panique, la terreur, des mots désuets venus d'un autre âge,

d'une époque reléguée aux oubliettes du passé, et que plus personne n'utilisait. Personne dans ce monde, aussi loin que remontaient ses souvenirs, n'avait agressé personne. Elle se servit un verre d'eau de la bouteille restée sur son bureau depuis deux jours. Elle était tiède mais peu lui importait. Elle manqua s'étrangler avec, en but un autre verre sans arriver à se calmer, ni à maîtriser ses tremblements. Sur son bureau, l'écran de vie se mit à s'éclairer. Qui pouvait bien vouloir lui parler à cette heure ? Elle appuya sur le bouton et le visage de Sami occupa l'espace.

— Que se passe-t-il Valentine ? demanda-t-il. Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tout va bien ?

— Pourquoi m'appelles-tu ? Tu crois que c'est une heure pour appeler les gens ?

— C'est l'heure pour appeler les amies dans l'embarras en tous cas. Et à voir ton visage, je pense que je tombe à pic. Heureusement que nous avons des amis en commun.

— Qui t'a dit que j'étais dans l'embarras ? De quoi se mêle-t-on ?

— On se mêle qu'on t'aime bien, probablement. Pourquoi te mets-tu en colère ? Valentine, arrête de jouer aux imbéciles avec moi, je te connais depuis trop longtemps. Dis-moi ce qui ne va pas.

Valentine ne put contenir plus longtemps les larmes qui lui obstruaient la gorge. Elle avait horreur qu'on se mêlât de ses affaires et ne se confiait jamais à personne. Mais pourtant, cette fois-ci elle avait vraiment besoin de réconfort. Mais ne sachant pas demander du secours elle resta bras ballants, les yeux agrandis par l'angoisse, debout devant l'écran, à contempler le visage affolé de Sami.

Il se mit à crier :

— Valentine ! J'arrive ! N'ouvre à personne.

L'écran s'éteignit et Valentine se retrouva seule, face à ses peurs. Dix minutes plus tard, Sami tapait à la porte. Elle ouvrit prudemment en regardant derrière lui. Voyant son manège, Sami se retourna.

— De quoi as-tu peur ? Tu vois bien qu'il n'y a personne. Tu as peur des gens, maintenant, toi ?

Valentine risqua un pas à l'extérieur et montra à Sami le caillou jeté contre sa porte :

— On m'a jeté ce caillou dessus quand je suis rentrée. Il a rebondi sur la porte. Si je ne m'étais pas baissée, je le recevais sur la tête.

Sami prit le caillou, un genre de pavé cubique, et l'examina en silence. Puis, il prit Valentine par le bras et l'entraîna à l'intérieur.

— Tu sais ce qu'est ce truc-là ? En as-tu déjà vu ?

— Non, c'est un caillou. Voilà tout. Quelqu'un a dû voir ma conférence et je ne l'ai pas fait rire... Bien que je ne voie pas ce qui peut motiver une telle haine. Jamais je n'ai vu une hostilité pareille. Ma parole, ils sont devenus fous !

— Je ne crois pas. Ce caillou, comme tu l'appelles, c'est un morceau de mur. Le mur, tu sais de quoi je te parle Valentine ? Ce n'est pas quelqu'un de chez nous qui t'a envoyé ce joli cadeau. Les seuls qui ont accès au mur, sont les membres des tribus qui le gèrent. Et j'imagine qu'il faut beaucoup de force pour lancer un tel objet, il pèse au moins dix kilos ! Ce qui veut dire que ton expédition dérange les habitants des tribus gestionnaires du mur.

— Quelle expédition ? Comment es-tu déjà au courant toi ? Je devais t'en parler, j'attendais demain... Il y a des fuites dans la société des temps anciens ! On aura tout vu.

Sami eut l'air gêné.

— C'est-à-dire que... non. C'est mon copain, tu sais le receveur d'informations qui doit travailler avec nous ? Il m'a appelé pour m'informer de notre collaboration. J'ai déjà travaillé avec lui par le passé...

— Et moi, dit froidement Valentine, on me prend pour qui ici ? J'ai encore mon mot à dire que je sache ! Je pourrais très bien ne pas vous vouloir ni l'un ni l'autre. Et c'est lui l'ami qui s'inquiète pour moi ? Un type que je n'ai jamais vu ?

— Oh si ! Il t'a vue et tu lui as fait une forte impression, crois-moi.

— Le fils du grand Appariteur ? Jamais vu. Tu sais que je ne fréquente pas les receveurs d'informations, ils me donnent la nausée. Et franchement, je plains mon chef d'avoir un fils dans cette engeance. Tu parles d'un honneur ! Pourquoi ce type prétend-il que je le connais ?

— Tu l'as rencontré ici même, pas plus tard qu'avant-hier après ta conférence. C'est un mordu d'histoire et, crois-moi, je pèse mes mots. Il a voyagé partout dans le Grand Pays. Quand il a vu tes documents, il a craqué. Il paraît que tu as des trésors dont tu ignores peut-être l'importance.

— J'ignore l'importance de mes trésors ? explosa Valentine. De quoi se mêle-t-il celui-ci ? Je vais demander au grand Appariteur de me donner un autre receveur d'informations, je ne veux pas de son fils ! Dix ans de ma vie ! Dix ans de ma vie que j'ai passés à faire des recherches ! J'y ai perdu les plus belles années de ma jeunesse ! Pourquoi ? Pour

entendre, de la bouche d'un guignol planqué, que je ne connais pas l'importance de mon travail !

— Valentine calme-toi. Je ne t'ai jamais vue comme ça !

— Et alors ? Tu as déjà vu quelqu'un se faire jeter des morceaux de mur ? Tu trouves ça ordinaire, toi ? Normal ? Je dois me calmer ? Me mettre au lit, dormir, oublier ?

— Personne ne te dit de te mettre au lit et de dormir, seulement de ne pas paniquer, ou alors tu laisses tout tomber. Figure-toi que ceux que tu déranges ne vont pas s'en tenir là. Alors tu ne dois pas rester isolée. Autant que tu me dises tout maintenant. Quel est le but de notre mission ?

— Une mission ? Boaf, une mission... Bref, appelons ça ainsi si tu le veux. En fait, nous sommes censés faire des recherches pour trouver un moyen de nous procurer de l'eau. Nous devons explorer le passé pour comprendre le présent, et pour explorer le passé, il faut aller au-delà du mur, cela ne suffit pas d'essayer de déchiffrer de vieux documents. Il faut aller voir sur place. Une chose que tu ne sais pas, c'est que cette expédition doit rester secrète. Personne de l'administration centrale ne nous donnera une autorisation. Ce que nous allons faire est strictement interdit. J'aimerais bien que ton énergumène de copain n'aille pas le raconter partout.

Sami sourit, amusé :

— Que t'a-t-il fait pour que tu sois à ce point remontée contre lui ?

Valentine se souvint des propos du receveur d'informations et elle n'avait aucune envie d'en parler avec Sami. « Vous a-t-on dit que vous étiez belle ? ». Ces mots-là la troublaient. Sami ne le lui avait jamais dit en tous cas. Jamais. Et ses yeux noirs désespérés ? Oui, le même regard que le grand Appariteur bien sûr ! Pourtant, à tout bien considérer, c'était impossible. Le Grand appariteur ne pouvait pas être son père biologique. Elle imaginait mal le Grand Appariteur avoir transgressé les règles.

Malgré son embarras, Elle réussit à répondre :

— Je n'ai aucun a priori car je ne le connais pas. Mais il a l'air un peu... Comment dirai-je ? Dérangé de la tête. Voilà, c'est le mot : dérangé de la tête. Il a de drôles de propos. Des propos dangereux. J'ai eu assez d'ennuis, moi ! Tu ne connais pas les centres de désintoxication, lui non plus sûrement, moi si. Et crois-moi, je n'ai pas envie, mais pas du toute envie, d'y retourner !

Elle était toute pâle. Sami la prit dans ses bras et la serra contre lui. Pour la première fois qu'il la voyait vulnérable. Toujours secrète, elle n'avait pas pour habitude de s'épancher, encore moins de raconter sa vie. Il savait qu'elle avait fait des cures de désintoxication dans sa jeunesse ainsi que ses parents. Mais jamais elle n'y avait fait allusion. Il la croyait dure car elle passait son temps plongée dans ses documents, ou à courir le Grand Pays pour en trouver. Chaque fois qu'il avait des rapports sexuels avec elle, il avait l'impression qu'elle était ailleurs, absente, peut-être quelque part aux confins du Grand Pays, dans une grotte, un vieux monument, en tous cas pas avec lui. Ce n'était pas physique, non, il n'avait pas l'impression qu'elle s'ennuyait ou qu'elle faisait semblant de jouir. Bien au contraire, faire l'amour avec elle était un vrai plaisir physique et un bonheur pour l'amour propre, mais moralement elle n'était pas là, tout simplement. Depuis quelques temps, il avait l'intention de lui proposer de faire sa vie avec elle, mais il n'osait pas. Chaque fois qu'il avait essayé, quelque chose l'avait retenu et il remettait toujours à plus tard sa demande. Pourtant, c'était tellement simple pour le commun des mortels ! Mais avec Valentine, rien n'était simple. Peut-être aurait-il le courage cette fois-ci. Il lui demanda :

— Je reste dormir avec toi ?

Valentine ne répondit pas tout de suite. Elle cherchait ses mots, une formule élégante pour ne pas le vexer.

— Pas ce soir. Je suis fatiguée. Et j'ai déjà utilisé ma machine à jouir. Alors tu vois...

— Je vois, dit Sami vexé. Bien que je te remercie de m'associer à une machine. Je pensais te procurer un peu plus de bonheur qu'un objet. Enfin, tant pis. Une autre fois, peut-être ?

Valentine ne savait plus que dire pour ne pas le blesser.

— Mais bien sûr ! Une autre fois. Nous allons faire un grand voyage ensemble non ? Nous aurons tellement d'occasions !

— Bien sûr, nous aurons des occasions. Pourtant, si nous nous mettions en couple, ce serait plus simple, sans équivoque, non ? En revenant, nous pourrions demander un enfant. Tu ne voudrais pas avoir un enfant ?

Un enfant ? Si elle voulait un enfant ? Plus que tout au monde. Mais pouvait-elle lui dire qu'elle voulait un enfant de l'amour ? Un enfant comme elle l'avait été : l'union de ses deux parents, pas un

spermatozoïde pris au hasard dans un tube, l'enfant de n'importe qui. Avec une infinie tristesse elle répondit :

— Si, je voudrai un enfant plus tard, pas tout de suite. Je ne suis pas prête.

— Tu as raison, dit Sami qui n'était pas dupe. Il faut être disponible pour élever un enfant. Nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Le silence s'installa, un silence pesant que Valentine brisa en disant :

— Reste dormir, si tu veux. Je suis idiote parfois. Reste, s'il te plaît.

Sami hésita, faillit partir et se ravisa. Ce qui l'attirait dans cette femme le dépassait. Elle n'était pas du tout dans les normes du Grand Pays, autant physiquement que moralement, et ses relations avec elle risquaient de lui attirer les pires ennuis étant donné ses antécédents familiaux. Il se dit qu'il ferait mieux de partir, d'aller voir une autre de ses conquêtes qui serait plus rassurante et avec laquelle il pourrait espérer avoir une vie tranquille approuvée par tous ses concitoyens et avoir un enfant. Mais non, il restait là à contempler Valentine avec un vague à l'âme qui le troublait. Elle ferma la porte derrière lui, accentuant l'impression lourde de malaise. Peut-être les odeurs diverses de papiers moisis et d'humidité ambiante donnaient-elles à ce réduit – le seul mot qui lui venait à l'esprit concernant le laboratoire de Valentine – cette atmosphère surréaliste. Malgré la sécheresse extérieure, il y faisait toujours humide, mais une humidité malsaine que Sami soupçonnait d'avoir des répercussions sur le moral de son amie. Il y venait rarement. La plupart du temps, lorsqu'ils travaillaient ensemble, cela avait lieu dans son propre laboratoire, clair, aseptisé, où chaque chose avait sa place sur des étagères ou dans des compartiments étiquetés. Il savait toujours où trouver ses affaires. Chez Valentine, le fouillis était total et cela le dérangerait. Mais, elle avait l'air d'y trouver un plaisir obscur, une sorte de jouissance inexplicable. Incommodé par l'odeur, il essayait de retenir sa respiration. Il eut envie de partir. Valentine, princesse en son domaine, balaya l'espace et constata :

— Cela ne s'est pas arrangé depuis la dernière fois, n'est-ce pas ? On m'a fait parvenir un lot de documents assez étranges que j'aimerais te soumettre. L'odeur vient d'eux... Regarde, ils sont là, sur la table. Bon, d'accord, ce n'est pas brillant, il n'y a que des morceaux. Mais regarde, il y a des signes dessus.

— Tu comptes trouver de l'eau avec ça ? dit lugubrement Sami.

— De l'eau ? Non. Du moins je ne crois pas. Mais ces signes m'obsèdent, vois-tu. Les anciens appelaient ça « l'écriture ». Je sais, cela paraît stupide. Je vois bien tes réticences. A quoi cela servait-il ? me demanderas-tu. Oui, de prime abord, bien entendu, on peut me traiter de douce rêveuse dotée d'une imagination débordante. Mais je suis sûre de mes conclusions. L'écriture était un moyen de communication dans la Basse Epoque et peut-être même à des époques largement antérieures. L'écriture, c'est un ensemble de signes qui expriment la pensée. C'est génial. Je me demande comment nos ancêtres ont fait pour oublier une invention aussi prodigieuse.

— Ce n'était peut-être pas au point, dit Sami sceptique sur l'utilité de ce soi-disant moyen de communication. Franchement, je ne partage pas ton enthousiasme. La dernière fois que j'ai analysé tes prétendus documents, je n'ai pas trouvé de quoi crier au miracle. Des résidus végétaux !

— Des résidus végétaux avec des signes, oui.

— Et d'après toi, ces signes sont des moyens de communication ? Un peu tiré par les cheveux, non ?

— Moins que tu ne le crois. Ces signes sont hyper subtils et rendent compte d'une complexité intellectuelle dont on ne soupçonne pas l'importance. Ce sont les résultats d'une réflexion extrêmement brillante. A mon avis, ces signes se sont perfectionnés avec le temps. On a parfois voulu nous faire croire que les hommes de la Basse Epoque étaient des hommes primaires, une sous espèce en quelque sorte. Et bien, au contraire, leurs concepts étaient beaucoup plus élaborés que les nôtres. Tu comprends, l'écriture a permis l'organisation de la pensée. Chaque pensée ou idée, est notée, cela lui permet de perdurer et d'engendrer la naissance d'autres pensées, et ainsi de suite, qui se démultiplient. Tu vois ce que je veux dire ? Notre civilisation ne repose que sur des images. La civilisation de l'instant qui passe. Pas d'histoire collective, pas de pensée élaborée, des images, seulement des images. Et des légendes, que des légendes verbales...

Lancée dans son plaidoyer elle ne lui laissa pas le loisir de répondre et poursuivit d'un ton exalté :

— Et je suis intimement persuadée qu'ils étaient extrêmement évolués au niveau technologique. Tu comprends l'enjeu ? Plus d'écriture, plus d'histoire. Rayée la mémoire des peuples du Grand Pays ! A un

moment donné de l'histoire, quelqu'un a décidé d'interdire l'écriture pour qu'on ne se souvienne jamais du passé. Pour quelle raison ? Je le découvrirai. Je le découvrirai, tu peux en être certain !

Elle arpentait le laboratoire en tournant en rond et en se triturant les mains. Sami en restait muet de saisissement. Il ne l'avait jamais vue dans un tel état. Devant son mutisme et emportée par son élan, elle continua de plus belle :

— Regarde-nous, tous ! Nous vivons dans le présent, sans souci du passé ni du futur. Quel danger ! Quel abominable danger !

— Mais enfin, Valentine, calme-toi ! s'affola Sami. Si quelqu'un t'entend, tu es bonne pour effectuer un stage de désintoxication, et adieu ta liberté et notre mission ! Tu es aussi exaltée que mon copain le receveur d'informations.

— Receveur d'informations ! Tiens, ce mot-là d'ailleurs, un boulot de fainéant. Nous sommes tous des fainéants. C'est tellement facile de gober tout ce qu'on nous sert ! L'information il faut aller la chercher, pas attendre qu'elle tombe toute crue dans notre bouche.

— Ah ! Tu vois ? Tu as au moins une idée en commun avec mon copain. C'est bien ce que je disais : vous êtes malades tous les deux. J'aimerais bien savoir quelle bande d'exaltés tu comptes embaucher pour franchir le mur.

— Tu n'es pas obligé de venir, rétorqua Valentine vexée. J'ai proposé ta candidature parce que j'aime bien travailler avec toi...

— Et faire l'amour aussi la coupa-t-il ?

— A l'occasion, oui. Mais ce n'est pas la raison primordiale pour laquelle je souhaite que tu viennes. Tu es un excellent biologiste, le meilleur à mon avis.

— Ote-moi d'un doute, Valentine, tu ne compterais pas détourner l'objet de notre mission au profit de ton ambition personnelle ?

Valentine mit un certain temps avant de répondre tellement la question la peinait.

— Je n'ai aucune ambition personnelle. Je crois que tu ne perçois pas l'enjeu de ma recherche sur l'écriture. Personne ne le perçoit d'ailleurs. J'aimerais tant que vous compreniez... Il faut, tu m'entends, il faut impérativement savoir ce qui s'est passé il y a trois mille ans ! Et seule l'écriture des anciens nous donnera la clé. La planète meurt lentement de soif, il n'y aura plus d'eau d'ici cinquante ans. L'écriture, c'est la mémoire des hommes et son salut.